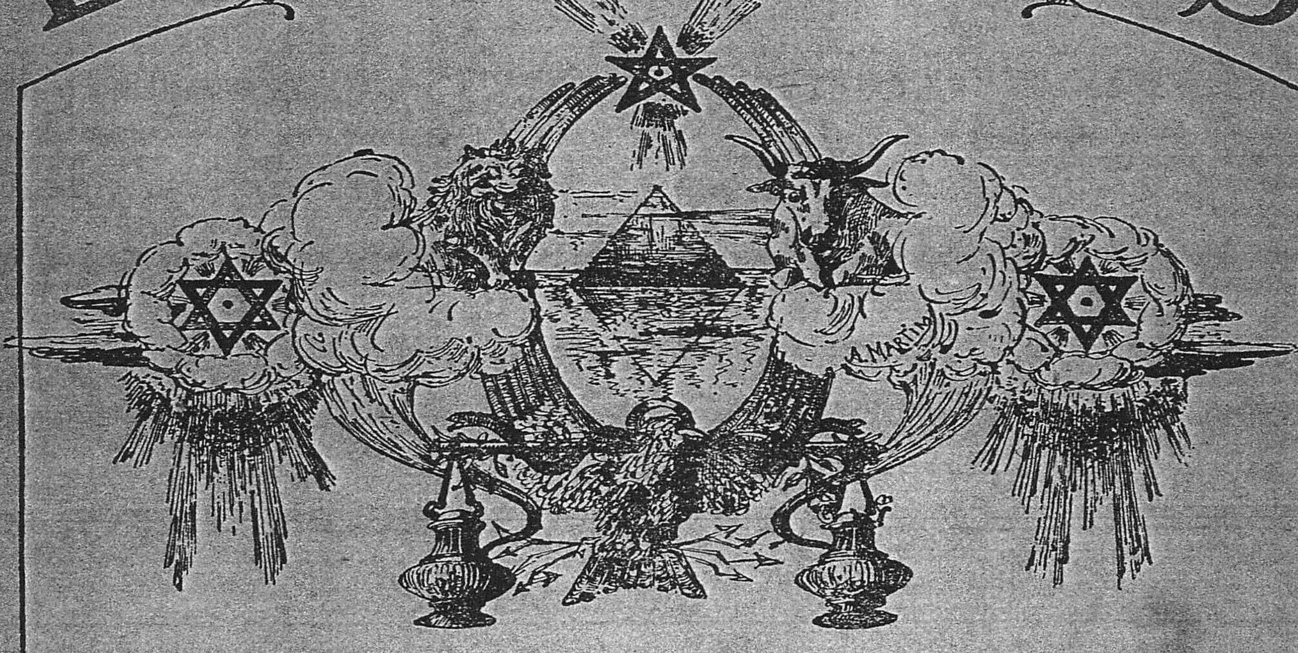
24e ANNÉE Mars 1914

LE VOILE D'ISIS



SOMMAIRE

RÉDACTION et ADMINISTRATION :

BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC

N° 51. PARIS *Prix : 0,75*

LE VOILE D'ISIS *Fondée en 1890*

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

DIRECTION

—

ADMINISTRATEUR-GÉRANT

Paul CHACORNAC

Avec la collaboration des écrivains modernes les plus réputés

ADMINISTRATION

ABONNEMENT — VENTE AU NUMÉRO :

BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC

11, Quai Saint-Michel, 11 — PARIS (Ve)

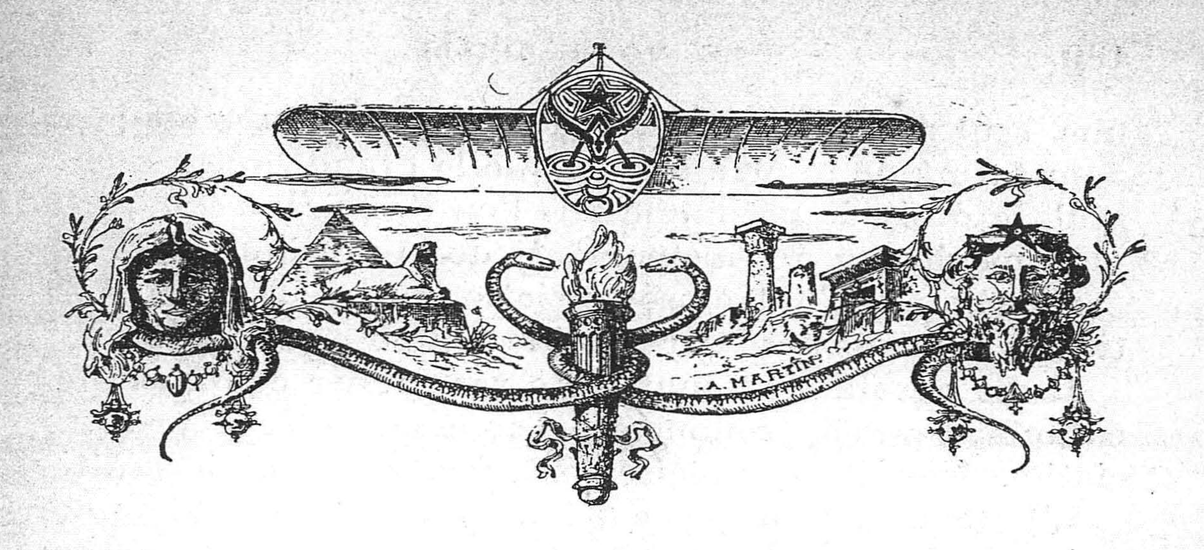
France, un an.	6 fr.
Etranger.	6.50
Prix du Numéro	0.75

La raison d'être de la Revue est son indépendance absolue. Chaque auteur est seul responsable des opinions qu'il expose.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

ALFÉGAS, E. AMELINEAU, Dr ALLENDY, Dr ALTA, F.-Ch. BARLET, SERGE BASSET, LOYS BERTOR, E. BOSC, M. BOUÉ DE VILLIERS, G. BOURGEAT, J. BRICAUD, J. BRIEU, R. BUCHÈRE, CARITAS, A. CHÉNEVIER, E. DELOBEL, E. C., FABRE DES ESSARTS, P. GENTY, GRILLOT DE GIVRY, Dr H. GRORICHARD, A. HAATAN, A. JOUNET, JULEVNO, JULES LERMINA, LE LEU, Y. NEL, Dr PAPUS, Dr J. RÉGNAULT, P. RIMORI, SÉDIR, SOUDBA, TIDIANEUQ, G. TRARIEUX, Dr VERGNES, WARRAIN, O. WIRTH.

La Revue parait le 1er de chaque mois en un Fascicule in-8 carré de 64 pages, avec de nombreuses Illustrations hors et dans le texte, et sous Couverture illustrée.



LE TÉTRAGRAMME SACRÉ

יהוה

Lorsque le grand législateur des Hébreux, sous l'influence de l'inspiration divine qui se manifestait en lui, entreprit au profit des enfants d'Israël, sa grande réforme religieuse ; il résolut de donner à l'Etre absolu, unique, sans image et sans nom qu'il avait appris à adorer, une qualification ineffable qui, tout en conservant dans son symbolisme ésotérique toute la science hiératique des sanctuaires religieux où il avait reçu l'initiation, matérialisa le moins possible l'Etre immatériel et incompréhensible qu'il devait servir à désigner.

Il rompit avec la coutume chère à l'initiation égyptienne qui, en représentant par tant de figures différentes les divers aspects de la puissance de l'Etre unique, n'avait abouti qu'à conserver, en le compliquant encore, un grossier polythéisme dont elle réservait l'usage au peuple, ne le jugeant pas digne d'être initié aux vérités éternelles qu'elle enseignait à ses adeptes.

Il ajouta alors au nom Elohim, appartenant à l'initiation chaldéenne, un nom dont la prononciation fut

non seulement interdite, mais encore impossible ; un nom formé de quatre lettres que le grand prêtre avait, seul, le droit d'épeler une fois l'an en faisant couvrir sa voix par le son des instruments de la musique sacrée.

Ce nom n'a d'autre prononciation que celle qui appartient à chacune des lettres qui le composent.

Il est absolument inutile de rechercher comment les enfants d'Israël prononçaient un nom dont la prononciation leur était, précisément, formellement interdite.

L'Etre absolu n'a pas de nom par lequel l'homme puisse le désigner, et si même nous le concevons comme absolument unique, c'est parce qu'il échappe à toutes nos mesures et à toutes nos analyses.

Il se révèle pourtant à nous par la manifestation de sa puissance dans l'œuvre de la création universelle ; cette création est donc nécessairement le voile dont il lui a plu de se couvrir pour se manifester à nous ; les Kabbalistes, ces héritiers de la tradition sacrée, parlent donc sagement lorsqu'ils disent, dans leur langage imagé, que pour créer, celui qu'ils déclarent être l'Inconnu des inconnus, étendit un voile sur sa gloire et sur ce voile broda la forme de toutes choses. Ils ont encore raison lorsqu'ils affirment que le nom Iod, hé, vau, hé יהוה n'est pas le nom de celui que nul signe, nulle image ne peut représenter, mais bien le nom de la nature du voile qui nous force à reconnaître l'existence de cet être incompréhensible et indéfinissable.

L'étymologie grammaticale de ce nom, bien que d'accord avec le sens général des idées attachées aux lettres qui le composent, n'est pas encore exactement connue. Pour les uns le mot se rattache à la forme araméenne du verbe être Havah qui serait devenue haiah en Hébreu et signifierait : celui qui est, ou celui qui fait être, celui qui appelle à l'existence, à la vie ; pour les autres il serait une forme du nom divin אהיה Aehieh, par lequel il se révéla à Moïse dans cette même scène du « Buisson ardent » où il lui fit connaître les quatre lettres

du Tétragramme incommunicable יהוה Iod, hé, vau, hé en lui ordonnant de le faire connaître à son peuple sous la forme exotérique אהיה אשר אהיה Aehieh Asher, Aehieh « l'Etre qui est l'Etre ».

Ce nom divin qu'il était interdit de prononcer était traduit dans la lecture par le mot אדני Adonaï « le Seigneur », nom emprunté à l'initiation chaldéenne pour exprimer la jeunesse toujours renaissante du Verbe créateur.

Nous avons dit que lorsque Moïse composa ce nom qui était inconnu avant lui des peuples sémitiques, il voulut conserver, mais en le voilant d'une manière plus parfaite, les grands mystères des anciens sanctuaires auxquels il devait son initiation. Les lettres dont il composa le nouveau nom furent le symbole de ces Elohim dont la puissance manifestait l'existence de l'Etre absolu.

La première lettre, Iod י, symbolisa la puissance du Père équivalant à celle des dieux primordiaux des sanctuaires égyptiens, ou à celle des Baalim de la Chaldée ; la seconde lettre, hé ה, symbolisa la puissance, de la Mère équivalant à celle des déesses primordiales de l'Egypte et des Astartées ou des Asherah de la Chaldée ; la troisième lettre, ו vau, symbolisa l'union féconde des deux principes primordiaux, יה Iod, hé ; ce fut le symbole de l'amour ou du Fils équivalant à l'Horus égyptien ou à l'Adôn Chaldéen. Enfin la quatrième lettre, ה hé, symbolisa, sous la forme répétée de la seconde lettre, la création tout entière manifestée par l'énergie créatrice du principe primordial Iod י.

Lorsque le Christianisme voila à nouveau le mystère de la tripersonnalité dans l'unité divine, il rejeta tout ce qui paraissait encore matérialiser l'idée de l'essence divine ; il conserva le Père comme première personne de la Sainte trinité, mais remplaça la Mère et l'amour par le Fils et l'Esprit saint pour manifester l'unité divine.

La lettre Iod י est le symbole de l'activité absolue ; c'est en réalité la lettre unique du Nom ! dont les trois

autres ne sont que les reflets ou les émanations. C'est pour cela que les Kabbalistes expriment aussi le mystère du nom divin par le triple י Iod inscrit dans un triangle équilatéral auquel sont circonscrits un carré et un triangle équilatéral ou par le Iod inscrit au centre d'un cercle.

Dans l'ordre des nombres symboliques, le triangle équivaut à 3, le carré à 4 et le cercle à 12 ; la somme des trois nombres est 19, le nombre de la lumière absolue qui, ainsi qu'on le voit sur la 19e carte du Tarot, illumine l'éternelle jeunesse de l'Adam-Eve.

Le moindre nombre de 19 est $1 + 9 = 10$ l'unité et le cercle ou l'unité et sa création le tout symbolisé par la lettre Iod י placée au centre du pentacle.

La lettre ה hé symbolise la première forme apparente de l'unité, inséparable de l'activité divine, soit dans l'idée, soit dans la forme ; elle reflète tout à la fois le mouvement de l'unité et la synthèse à laquelle il aboutit. Elle est en même temps le temple de l'initiation et l'initiation elle-même, l'Eglise et le Grand prêtre, la forme de Malkouth, support et sagesse immuable de la Couronne du Père. Elle est dans le Tétragramme la forme exprimée, reflet reproducteur de la puissance génératrice de l'unité absolue représentée par la lettre Iod י ; elle en représente la vertu agissante, distinguée du principe ; et c'est pour cela qu'étant, en quelque sorte, le dédoublement du Iod qui a pour valeur numérale 10, elle représente le nombre 5.

Comme seconde et quatrième lettre du Tétragramme elle réunit en elle les valeurs numérales de la 2e et de la 4e lettre de l'alphabet, beth et daleth, et par conséquent elle représente toutes les idées attachées aux nombres 2, 4 et 5 puis aux nombres 6, 9, 11 produits par l'addition totale ou partielle des trois premiers. Ces nombres, 6, 9, 11 additionnés donnent 26, le nombre du Tétragramme dont l'image synthétique est celle de la 21e carte du Tarot et c'est ainsi que, comme le

disait Eliphas Lévi, notre initiateur, on peut affirmer que dans le Nom ! sont contenus tous les noms et tous les nombres.

La lettre ה hé unie au Iod י, donne 10 + 5 = 15 qui donne 1 + 5 = 6 précisément le nombre de la lettre vau ו, qui dans le nom divin représente l'union féconde des deux Elohim יה, Iod, hé

Créée par l'Etre absolu, elle est ce féminin, à la radieuse beauté, dont parle le livre d'Hermès ; c'est elle qui s'anima par la puissance du Verbe créateur. Créée par lui, elle est éternelle comme lui, mais par lui ; et elle en manifeste l'imposante splendeur dans les trois mondes de l'Univers.

Dans le monde divin, elle est la sagesse intelligente du Père ; dans le monde de la création, elle est la beauté de la bonté absolue qui est justice et bonté ; enfin dans le monde inférieur de la matière, elle est la victoire de l'éternelle fécondité, dont elle manifeste l'immensité dans l'espace infini qui constitue le Royaume du Père.

La lettre vau ו symbolise dans le Tétragramme l'union et l'harmonie des Elohim Iod, hé qui forment le nom divin יה Iaah ; elle est la manifestation visible de leur activité, elle est la lumière vivante qui éclaire toute la création représentée par le second hé ה.

Lorsque Elohim prononça les paroles rapportées au premier chapitre de la Genèse, paroles que l'on traduit en Français par : « Que la Lumière soit ! — et la Lumière fut ! » La Lumière se dégagea des ténèbres, et les ténèbres permirent de distinguer la lumière ; et ce fut la manifestation primordiale de la Création dont la lettre ו vau est le symbole ; elle représente tout à la fois la lumière et l'ombre, l'être et le non être, l'esprit et la matière, etc. ; par elle le Tétragramme se constitue, l'unité créatrice se manifeste et la Création tout entière en est le résultat splendide.

Et c'est pour cela que, dans la Genèse, Iod, he, vau hé n'est ainsi nommé qu'au second chapitre, lorsque

l'œuvre de la création se termine par celle de l'Homme. C'est qu'alors seulement le Tétragramme est constitué et c'est lui qui est Elohim.

Ceci explique le grand symbole kabbalistique du Zohar qu'Eliphas Lévi, notre initiateur, a tracé à la page 52 de son histoire de la Magie.

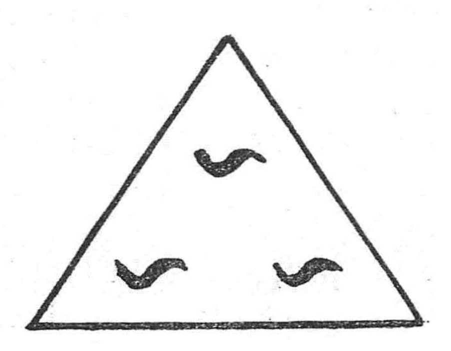
L'Adam-Eve remplit l'univers de sa double image dont les parties constituantes sont toujours opposées et toujours réunies. La forme blanche porte au front l'œil symbolique du Macroprosope, son intelligente fécondité est י Iod ; la forme sombre est ה hé, leur accouplement est ו vau et la création qu'ils soutiennent de leurs mains réunies est le second ה hé.

La puissance créatrice, représentée par le י Iod, s'unit à la sagesse émanée d'elle, représentée par le hé ה, pour manifester son intelligence, ו vau et la création universelle en est la manifestation splendide.

La seconde partie וה, vau hé du Tétragramme, est encore le reflet de la première יה, Iod, hé, et dans l'un comme dans l'autre, le hé représente la double forme de la substance qui est esprit et matière, animée par le souffle divin, qui est puissance et harmonie יו, Iod, vau.

Le Saint Esprit du symbolisme chrétien, procédant du Père et du Fils pour manifester l'unité divine, représente d'une manière analogue le symbolisme de la troisième lettre du Tétragramme procédant du Iod et du hé pour manifester le Royaume de Dieu.

A. Chenevier.



LES

ÉPREUVES INITIATIQUES (1)

L'APPRENTISSAGE

Le point de départ en Initiation réside dans la préparation du sujet. Pour les Alchimistes, il s'agit de découvrir la matière première du grand Œuvre. Pour les Francs-Maçons, l'important est de s'assurer de la bonne qualité des matériaux à mettre en œuvre. Une pierre friable est à rejeter, de même qu'un roc trop dur pour se prêter à la taille.

Cela veut dire qu'un ensemble de qualités sont exigibles de tout candidat à une initiation quelle qu'elle soit. Le premier venu n'est pas initiable : Tout bois n'est pas bon pour faire un Mercure.

Deux qualités surtout sont indispensables : *sincérité* d'abord, puis *désintéressement.*

Etre sincère envers les autres n'est pas encore ici ce qui importe le plus. C'est avec soi-même qu'il est plus particulièrement difficile d'être sincère. On n'y parvient qu'en rentrant en soi-même, en apprenant à se connaître intérieurement, en s'appliquant à voir au dedans de soi. Les Francs-Maçons, lorsqu'ils sont emprisonnés dans un caveau funèbre, sont invités à s'isoler de tout ce qui est extérieur, afin de mieux se replier mentalement sur le centre de leur individualité

Il y a là une première opération du Grand Œuvre

---

(1) Voir le n° 49, Janvier 1914.

(Putréfaction, couleur noire) à laquelle aucun candidat à la véritable Initiation ne saurait se soustraire. Naturellement ce n'est pas le *rite formel* qui demande à être accompli, mais bien ce qu'il signifie. La lettre ne nous intéresse qu'en tant que véhicule de l'esprit.

Le désintéressement est symbolisé par un acte très facile à exécuter matériellement, car le récipiendaire se dépouille en un clin d'œil des métaux qu'il porte sur lui. La chose, hélas ! est beaucoup plus difficile intellectuellement et moralement. Dans son *Discours de la Méthode*, dont la portée initiatique n'a pas été assez remarquée, Descartes, après s'être enfermé dans son four symbolique (cabinet des réflexions), s'attache à faire table rase de toutes les notions jusqu'alors acceptées par son esprit.

Le futur Initié doit, lui aussi, commencer par se mettre en état de pauvreté intellectuelle. Une fois pauvre en esprit, donc dépourvu de tout ce qui lui est étranger, il se trouvera en présence de lui-même, et... il verra Dieu, comme dit l'Evangile, où il est d'ailleurs prescrit : « Quittez tout pour me suivre. Ne cherchez que le Royaume de Dieu et sa justice, tout le reste vous sera donné par surcroît ». L'Initiation exprime à sa manière une pensée absolument identique. Tuez en vous-même l'homme vulgaire, celui dont les actes ne s'inspirent que de son ambition personnelle, de sa cupidité ou de sa vanité. Sachez mourir à tout égoïsme étroit, et renaissez homme nouveau, libre et pouvant disposer de vous-même.

A partir de ce moment, vous devenez admissible aux épreuves, qui devront vous purifier, tout en vous fortifiant.

La première vous fera partir du centre de la *Terre*, où vous vous serez progressivement enfoncé, pour remonter rapidement à travers le puits qui vous avait livré passage. C'est en réalité, la cheminée d'un volcan, au sommet duquel vous revenez à la clarté du jour. De

cette hauteur, (sublimation), votre vue est très étendue : il vous semble que vous connaissez désormais toutes choses, que, du moins, vous vous rendez compte de tout, grâce aux principes que vous avez saisis à force d'approfondir. Votre synthèse cependant est prématurée. A peine s'est-elle échafaudée dans votre esprit, qu'un vent terrible vient à souffler, celui précisément qui souffle où il veut, celui d'un esprit plus général que le vôtre. Irrésistiblement vous voici entraîné à travers l'*Air*, dont vous subissez la purification, pour retomber dans la plaine d'où vous étiez parti, autant dire que vous retrouvez votre équilibre mental, après vous être successivement porté aux extrêmes de la profondeur et de la hauteur.

Sur le plan moyen de la réalité pratique, vous ne rencontrez qu'opinions en conflit. Partout des lames se croisent en une escrime sans fin. Gardez-vous de vous mêler aux combattants et de prendre parti dans leurs querelles. Ecartez-vous du bruit qui s'élève des vaines discussions : vous ne vous instruirez que par la méditation, en réfléchissant par vous-même, non en écoutant les rhéteurs. Laissez derrière vous les systèmes qui tendent à se détruire mutuellement et approchez de ce fleuve, dont les flots impétueux interceptent votre route. C'est le courant de la vie journalière ; il entraîne les médiocres, incapables de penser par eux-mêmes. Prouvez votre force de résistance en affrontant l'épreuve de l'*Eau*.

Si, nageant avec vigueur, vous atteignez la rive opposée, vous y aborderez une solitude morne et silencieuse. Dans ce désert aride, plus la moindre agitation. Désormais vous bénéficiez d'une impitoyable lucidité de jugement ; vous n'êtes plus le jouet d'aucune illusion : les choses vous apparaissent dans leur nudité décevante. Vous tomberiez dans un scepticisme désolant et resteriez à jamais impuissant, si le *Feu* ne venait pas achever votre purification, en brûlant jusqu'aux derniers

germes d'ambition mesquine, susceptibles de contaminer encore votre personnalité. Après avoir été baptisé dans le Jourdain, Jésus, fuyant les hommes, s'enfonça dans une région inhabitée, montagneuse et sauvage, hérissée de blocs de calcaire calciné. C'est là qu'il devait subir la suprême épreuve, celle qui attend tout véritable Initié. Les propositions du tentateur sont caractéristiques.

Changer les pierres en pains équivaudrait à soustraire les hommes à la loi du travail. Or, l'Initiation respecte l'ordre nécessaire des choses et n'a pas pour mission de satisfaire aux besoins physiques. Les pouvoirs qu'elle confère sont du domaine spirituel, et leur application n'est pas déterminée par le caprice des individus. L'Initié n'use pas à son gré des forces dont il dispose ; s'il est promu à un grade qui lui permet de commander, il ne doit le faire que « pour le bien du service » et en exécution d'une volonté supérieure à la sienne. Cette discipline distingue le réel Initié du pseudo-mage et du vulgaire sorcier.

Se précipiter du haut du Temple, pour en imposer à la foule par un phénomène sensationnel, est un procédé indigne de la véritable Initiation, qui dédaigne les moyens grossiers, exploités par les charlatans. L'Initié n'a pas à se faire connaître et encore moins admirer. Sa mission n'est pas d'éblouir ; plus il passera inaperçu, plus son action discrète pourra être féconde.

Adorer enfin le Prince de ce monde, c'est pratiquer l'arrivisme, c'est accepter de recourir à tous les petits moyens pour satisfaire une vanité nécessairement piteuse. Il est inadmissible qu'un esprit devenu clairvoyant grâce aux épreuves déjà victorieusement subies, succombe à une aussi misérable tentation. Si réellement il est pur, c'est sans la moindre terreur qu'il verra subitement des flammes surgir du sol, pour former bientôt autour de lui un cercle ininterrompu devenant de plus en plus étroit.

La chaleur intense qui pénètre l'Initié détruit en lui tout ferment malsain, susceptible d'engendrer des passions mesquines. Mais elle n'est destructive que par rapport à tout ce qui est égoïste, car elle se montre vivifiante à l'égard de toutes les ardeurs généreuses. Elle stimule les énergies actives, destinées à se déployer en vue du Grand Œuvre ; elle enflamme l'Initié, qui brûlera désormais d'enthousiasme pour sa mission de pur désintéressement et de sublime abnégation.

Les dispositions morales intérieures ont besoin, à ce moment, d'être sanctionnées par un acte. Dans les Loges maçonniques, on demande au Récipiendaire de s'associer matériellement à une œuvre de bienfaisance. C'est un rite dont l'immense portée n'est pas toujours comprise. Les bonnes actions, pratiquées dans toute la mesure des moyens dont nous pouvons raisonnablement disposer, sont seules capables de nous mettre en rapport avec les influences favorables à notre illumination définitive. Qui ne donne rien ne reçoit rien ; il faut se dépenser afin de se rendre réceptif ; qui a tout distribué se met en état de tout obtenir.

Le rituel exige ensuite qu'un engagement soit contracté. Il s'agit bel et bien de signer un pacte. Les Initiés se doivent aide et protection ; ils sont unis par les liens d'une étroite solidarité. Celui qui veut se joindre à eux doit s'être montré capable de s'associer à leur œuvre. Ils se chargeront de son instruction, mais l'élève devra se dévouer à l'Art et prononcer des vœux en conséquence.

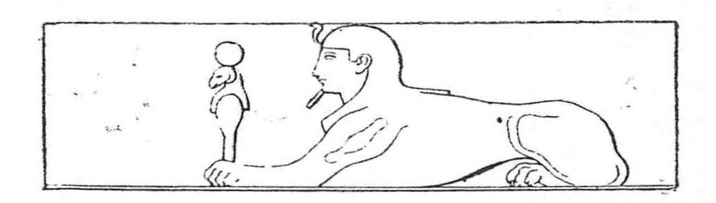
Une fois lié par un irrévocable serment, le néophyte est admis à *voir la Lumière*. Tout jusque là n'a été pour lui qu'un noviciat, une préparation. Rien ne lui a été révélé, aucune vérité n'a été proposée à son acceptation. On s'est borné à lui enseigner à penser en quelque sorte négativement. Il s'agissait de préparer le terrain, de le déblayer, et de le creuser, en vue d'y jeter les fondations d'un édifice solide.

Mais la construction n'est pas encore commencée. Tout au plus les matériaux ont-ils été extraits des carrières à l'état brut ; il va falloir les approprier à leur destination. Les apprentis s'y emploieront sous la direction d'ouvriers plus expérimentés. Nous les montrerons au travail en traitant du *Compagnonnage.*

Pour le moment, qu'il nous soit permis d'insister sur l'importance du premier grade initiatique. Son humilité en a détourné tous les grands initiés de parade, qui ont prétendu se placer d'emblée au sommet de la hiérarchie initiatique. Faute de s'être mis à l'école de Socrate, qui aimait à dire : « *Je sais que je ne sais rien* », trop d'orgueilleux pontifes n'ont jamais péroré qu'au nom d'une initiation fictive.

Il est temps que nos contemporains s'en rendent compte. Je ne leur demande pas de se faire recevoir Francs-Maçons, du moins de solliciter leur admission dans une loge. Mais je les engage à étudier l'initiation maçonnique, afin d'en réaliser le programme en esprit et en vérité. Le rituel français, qui a été mystérieusement élaboré, au cours du XVIIIe siècle, est un monument précieux, où se reflètent les traditions initiatiques les plus pures. Je me suis efforcé, dans ce qui précède, d'en donner un aperçu limité au premier degré.

OSWALD WIRTH,
Directeur du « Symbolisme ».



Une Société Secrète Mystique

AU XIX^E SIÈCLE (1)

L'Œuvre de la Miséricorde

II

C'est au mois d'août 1839 que le Verbe faisait entendre ces paroles : c'est alors aussi que l'archange Saint Michel se révèle à un humble ouvrier de Tilly-sur-Seulles, près de Caen : Eugène Vintras. Le ciel ménagea une circonstance qui mit cet homme simple, totalement étranger aux disputes de la politique et de la religion, inconnu au monde, mais au cœur droit, en présence avec le porte-voix qu'il allait remplacer, pour établir la succession de la mission prophétique.

La première apparition de l'archange Saint Michel eut lieu le 6 août 1839. Voici la relation que Vintras lui-même en a tracé dans le *Livre d'Or* (2).

« A 9 heures environ, j'étais occupé à écrire sur mes registres et me pressais pour terminer, ayant l'intention d'assister à une messe dont on venait de sonner la dernière volée.

« On frappe à la porte de la chambre où j'étais à écrire ; croyant que c'était un ouvrier qui avait affaire à moi, je réponds assez brusquement : Entrez. Je fus bien surpris, au lieu d'un ouvrier, de voir un *vieillard*

---

(1) Voir le nº 47, Novembre 1913.

(2) *Le Livre d'Or*. Révélations de l'Archange Saint Michel, du 6 août 1839 au 10 juin 1840, publié par l'abbé Charvoz, chez Ledoyen, libraire 52, rue Richelieu. Paris, 1849.

déguenillé. Je lui demandai sèchement ce qu'il me voulait.

« Il me répondit bien tranquillement : « Ne vous fâchez pas, Pierre Michel », (noms dont jamais personne ne se sert pour me nommer ; dans tout le pays on m'appelle Eugène, et même, lorsque je signe quelque chose je ne mets jamais ces deux prénoms).

« Cette réponse de mon vieillard me fit une certaine sensation, mais elle augmenta lorsqu'il me dit : « Je suis bien fatigué ; partout où je me présente, on me regarde avec mépris ou comme un voleur ».

« Ces dernières paroles m'effrayèrent beaucoup, quoique dites d'un air triste et malheureux. Je me levai et pris devant moi, non pas de la monnaie, mais une pièce de dix sous que je lui mis dans la main en lui disant : « Je ne vous prends pas pour cela, mon brave homme ». Et en lui disant cela, je lui fis apercevoir que je voulais l'éconduire. Il ne demanda pas mieux et me tourna le dos d'un air peiné.

« A peine eut-il mis le pied sur la dernière marche que je retirai la porte sur moi et la fermai à clef. Ne l'entendant pas descendre, j'appelai un ouvrier et lui dis de monter à ma chambre. Là, sous prétexte d'affaires j'espérais lui faire parcourir avec moi tous les endroits que je jugeais possible de cacher mon vieillard que je n'avais pas vu sortir. Cet ouvrier monte à ma chambre, je sors avec lui en fermant ma porte à clef et je parcourus tous les plus petits réduits. Je ne vis rien. « J'allais entrer dans la fabrique quand tout-à-coup j'entends sonner une messe. J'éprouvais du plaisir pensant que, malgré le dérangement de mon vieillard, je pourrais néanmoins assister à une messe. Alors, je courus à ma chambre pour prendre un livre de prières. Je trouvai, à la place où j'écrivais, une lettre adressée à M^me^ de Generès, à Londres. Cette lettre était signée par M. Paul de Montfleury, à Caen, et conte-

nait une réfutation d'hérésie, et une profession de foi orthodoxe.

« Cette lettre, quoique adressée à Mme de Generès, était destinée à remettre sous les yeux du *duc de Normandie* les plus grandes vérités de notre Sainte Religion catholique, apostolique et romaine. Sur la lettre était posée la pièce de dix sous que j'avais donnée à mon vieillard ».

Telle fut la première visite de l'archange. Quelques jours plus tard, Vintras, que ses affaires avaient appelé à Paris, revit le même vieillard pendant la messe à Notre-Dame-des-Victoires, puis au cours d'une visite à la Chapelle expiatoire. Il apparaissait sous la forme d'un vieillard vénérable, d'une mise simple, les cheveux blancs, et d'une grande dignité. Il entrait les portes fermées, restait debout ou s'asseyait. Dans les églises, il se tenait à genoux et dans l'attitude du plus profond respect. Il entretenait Pierre-Michel et disparaissait comme il était entré. En arrivant, il le saluait par par une bénédiction, et le quittait en le bénissant encore.

Un jour, le vieillard déclara qu'il était l'archange Saint Michel. Il apparut dans sa gloire, en état angélique, revêtu de lumière. Une des premières manifestations de ce genre se fit à Paris chez Mme Mauduit, rue du Petit-Bourbon Saint-Sulpice où Vintras rencontra Mme Bouche et Mme de Serionnes.

Il le fit pour convaincre Vintras de la réalité de sa mission et prouver aux personnes présentes que tout ce qui avait été annoncé aux précédents voyants allait avoir son accomplissement. Puis il fit des prodiges. Dès lors, commencèrent les révélations et se multiplièrent les visions, les extases, les songes allégoriques, les apparitions de Saint Joseph, de Jésus et de Marie.

Jésus et Marie se montraient sous une forme humaine, mais légère, subtile et pourtant palpable ; tou-

jours environnée de gloire et de lumière. Saint Joseph paraissait habituellement sous le costume d'un simple ouvrier. Il entrait les portes fermées, s'asseyait et entretenait Vintras. Puis il disparaissait comme il était venu.

La première apparition de Saint Joseph eut lieu le 11 juin 1840 à Tilly, près d'un petit bois en face du château de Tilly. Vintras se promenait lisant un petit ouvrage religieux. S'étant assis sur un banc de pierre, il vit venir de son côté un homme d'environ 40 ans, ayant un grand air de bonté répandu sur ses traits. Il avait à la main droite une règle, comme les charpentiers Cet homme lui ayant demandé l'heure qu'il était, lui dit : « Je vais m'asseoir un instant, si cela ne vous dérange pas ». Ils causèrent. L'entretien dura longtemps. Puis, le charpentier lui dit : « L'heure est arrivée où je dois vous quitter ». Et il fit mine de se lever :

— J'étais bien fâché qu'il me quittât ainsi a raconté Vintras. J'allais lui demander qu'il veuille bien descendre chez moi. Un feuillage s'est agité derrière moi; j'ai tourné la tête . En me retournant, je n'ai plus vu le charpentier.

Le charpentier revint souvent et des entretiens qu'il eut avec Vintras, il est resté un énorme manuscrit intitulé : *Entretiens de Saint Joseph*, conservé dans les Archives de l'Œuvre de la Miséricorde.

On se demandera peut-être si ces entretiens avec les Etres supérieurs ont pu être rendu avec une parfaite exactitude ; car, l'homme, quel qu'il soit, ne peut retenir que des sommaires ? Un fait étrange se produisit chez Vintras, qui consiste en une fidélité de mémoire par laquelle il pouvait conserver mot pour mot, et jusqu'à la moindre syllabe, l'allocution qu'il venait d'entendre, quelque longue qu'elle ait été.

— Ecrivez ce que vous avez entendu, lui dit un jour l'archange Saint Michel, en s'évanouissant comme une ombre.

Et Vintras écrivit sans hésitation, sans peine, sans rature, les choses qu'il lui avaient été révélées et que souvent il ne comprenait pas, surtout les citations latines empruntées à l'Ecriture sainte, et dont cependant il ne dérangeait pas un mot. En écrivant, il semblait copier, son esprit voyait le mot qui suivait celui déjà écrit ; la main courait ainsi sans arrêt et sans s'occuper s'il en sortirait une phrase correcte. Il écrivait ces communications au milieu du bruit des conversations, et s'y mêlait, lui-même.

Chaque communication disait le lieu, le jour, l'heure où elle s'était faite, les circonstances qui la caractérisaient, et les personnes présentes s'il y en avait. Mais cette exposition de la scène, bien que se bornant à quelques lignes, lui coûtait toujours des efforts. Il en était, pour cela, réduit à sa capacité humaine, la main hésitait, raturait souvent, et ne commençait à courir que lorsqu'il arrivait aux paroles révélées.

Ce miracle de mémoire persévérait jusqu'à ce qu'il eût écrit la communication. Une fois ce travail fait, il ne la connaissait plus que comme ceux qui l'avaient entendu lire. Il lui aurait été impossible de l'écrire deux fois.

Souvent ses travaux ne lui permettaient pas d'écrire immédiatement après l'entretien ; il écrivait plus tard, ou le jour suivant sans qu'il échappât une syllabe du discours angélique.

Lorsque, au mois d'octobre 1839, son confesseur craignant que ce ne fut une maladie nerveuse et périodique qui lui fit écrire chaque jour le produit de son imagination malade et exaltée, lui défendit d'écrire les communications qu'il recevait, Vintras, se conformant sans murmure à cet ordre, laissa passer dix jours sans écrire, bien qu'il ait eu dans l'intervalle sept entretiens avec l'archange. Lorsque celui-ci, jugeant suffisante la preuve d'obéissance qu'il avait donnée à son confesseur, lui ordonna de reprendre la plume, Vin-

tras eut à rédiger de suite trente pages successives. Cependant, les premiers entretiens se trouvèrent aussi présents sous sa plume que celui du jour.

Si j'insiste sur ces faits, c'est afin de bien marquer la différence qu'il y a entre l'état extatique de Vintras et l'état de transe des médiums. Je n'ai pas à m'étendre davantage sur la personnalité de Vintras, l'ayant déjà fait au cours d'une précédente étude (1).

Au point où nous en sommes, Vintras reçoit la révélation de sa mission. De 1772 à 1839, c'était la *préparation* à « l'ouverture des premières barrières », dont l'historique a été fait dans un numéro précédent du *Voile d'Isis*. A partir de 1839, c'est *l'ouverture* des « premières barrières ». L'Œuvre de la Miséricorde va être lancée dans le monde. Cette œuvre s'est divisée en quatre phases successives dont l'examen fera l'objet de mes prochains articles.

JOANNY BRICAUD.

(A suivre.)

(1) *Un grand illuminé : Eugène Vintras,* dans le *Voile d'Isis,* Nos de mars, avril, mai 1913.

LES
CLEFS DE LA MATHÈSE (1)

Quelques Merveilles d'un moment de l'Eternel Présent

Combien de Penseurs font attention au Présent ? Combien se sont efforcés de saisir la notion de ce fait capital entre tous ?

Beaucoup de philosophes se sont imposé la rude tâche de scruter le phénomène du Temps, soupçonnant bien que la Durée des choses provient d'une Racine secrète ; mais, arrivés à l'idée du Présent, il leur a semblé que ce mystérieux Inconnu, cet X insaisissable avait la singulière propriété de fuir perpétuellement, c'est pourquoi, les uns le classèrent dans le Temps et en firent un phénomène d'essence psychologique, quant aux autres, ils le laissèrent tout bonnement de côté et passèrent à d'autres sujets d'études ; et pourtant, tout est là.

Oui, *tout est là*, car c'est la notion fondamentale de la Vraie Métaphysique, et les philosophes qui ont cherché l'Absolu partout, ne l'ont pas vu là où il réside éternellement ; ils ont bien examiné le Temps, mais comme passé et futur se perdant tous deux dans un lointain sans limites, aussi, ayant à parler du Temps, ils ont traité de la Durée, en omettant cet X irréductible : *Le Présent.*

En quoi nous est-il donc si important à connaître, cet insaisissable Présent ?

Voici ma réponse. Le Présent est la manifestation

---

(1) Voir le n° 49, Janvier 1914.

perpétuelle de l'Absolu dans le Temps, le Présent est la *Raison d'Etre* de notre existence, supprimez-le et nous ne sommes plus rien.

De prime abord, le Présent semble au moins nous appartenir, car le passé n'est plus (dans ce sens que nous ne pouvons plus actuellement le revivre matériellement), l'avenir n'est pas encore, donc, nous paraissons vivre dans le Présent et pourtant, il nous semble que ce Présent fuit sans cesse, quelle vivante et continuelle contradiction ! Voyons cela.

Au point de vue de la *quantité*, le Présent est indéterminable ; bien plus, ses moments sont de proportion variable et le même instant peut nous sembler très court ou fort long selon l'état de notre âme.

Ainsi, l'instant pendant lequel nous éprouvons une douleur ou subissons un malheur est incomparablement plus long que le même instant pendant lequel nous ressentons un bonheur, une joie.

Certaines heures d'attente et d'angoisse ne paraissent-elles pas interminables ?

L'évaluation morale du temps n'est donc pas la même pour tous, et la dernière heure du condamné à mort fuit peut-être avec une rapidité folle pour lui. Pendant cette même heure, celui qu'on torturait dans un cachot croyait vivre toute une existence d'angoisses et de douleurs alors que les nouveaux mariés, dans la chambre nuptiale, estimaient tout autrement la même heure, horrible pour les uns, délicieuse pour les autres.

L'état psychologique et les sensations éprouvées jouent donc un grand rôle dans l'estimation du temps au point de vue moral.

Mais alors, dira-t-on, le temps est purement subjectif, car c'est notre sensibilité qui en détermine la durée.

Oui et non. Au fond, le temps semble bien être quelque chose par lui-même, puisque c'est par lui que nous naissons, que nous vivons et que nous mourons, du moins en apparence ; il serait donc en dehors de nous

et comme une force mystérieuse que nous subissons malgré nous, soit que nous veillons ou dormions, en état de conscience ou d'inconscience, car nous vieillissons, nos cheveux blanchissent et nous sommes entraînés vers la tombe et ce, pendant que les enfants naissent, grandissent et viennent nous remplacer par un phénomène de successivité qui paraît la loi du Monde sensible et ordinairement perceptible.

Examinons cela de plus près, car dans le Mystère du Temps git une notion capitale entre toutes, puisque l'Absolu même en est la clef.

J'ai dit que l'on ne peut déterminer la durée d'un Moment présent ; est-ce à dire que le Présent s'évanouit à l'analyse ? Au contraire, lui seul est fixe, irréductiblement fixe, bien qu'il paraisse fuir dès que nous nous efforçons de le saisir ; pourtant, s'il fuit, il n'en *est* pas moins puisque nous continuons à vivre et que rien ne peut exister sans lui : donc il EST, mais comment est-il ?

L'on peut fixer la notion du Temps, du moins une notion suffisante pour nos besoins, au moyen du *mouvement*, mais les quantités de la Durée ainsi déterminées sont relatives à nous-mêmes et à la portion de l'Univers que nous apercevons.

Ainsi, si nous n'avions pas les changements du Ciel astral pour nous fixer nos ans, nos jours, nos heures, etc... il resterait encore le battement normal du pouls humain pour nous donner une idée du temps et le mesurer.

On sait que dans l'état normal, le pouls d'un homme bât un certain nombre de pulsations à la minute et ce nombre, à peu près le même pour tous dans les mêmes conditions, pourrait exprimer une unité de la Durée ayant ses multiples, etc...

Par exemple, des hommes vivant sous la terre sans jamais voir la lumière du jour pourraient cependant construire des montres selon un étalon temporel déterminé par convention.

Considérons maintenant les aiguilles d'une montre, le cadran est subdivisé en minutes, en secondes, même en dixièmes de secondes ; pense-t-on, parce que l'on ira plus loin dans la divisibilité, qu'il puisse arriver un moment ou le Présent s'évanouira ? non, n'est-ce pas, et sachez-le pendant cette fraction de temps minime, tout un petit monde infinitésimal peut naître avec tous ses habitants, vivre, évoluer et se transformer complètement à l'insu des pauvres aveugles que nous sommes.

On sait que les éphémères ne vivent que quelques heures à l'état d'adultes ; eh bien ! s'ils sont doués d'une somme d'intelligence suffisante pour avoir la faculté de mesurer à leur façon le temps tel qu'ils le vivent, le Moment présent est incomparablement plus subtil pour eux que pour nous.

Supposons encore qu'il existe des êtres intelligents de stature colossale, qui vivent dans un lointain et grandiose soleil et que la durée de leur existence soit comme un million de nos années ; croyez-vous que l'instant Présent sera aussi court pour eux que pour nous ? leur dixième de seconde correspondra peut-être à plusieurs de nos heures ; en voici la raison, du moins pour le monde matériel tel que nous le percevons.

Les êtres infinitésimaux matériels sont doués de mouvements d'une rapidité inconcevable et proportionnés à leur taille incommensurablement minuscule ; plus les êtres croîtrons en dimensions, plus les mouvements se ralentiront ; il en résulte que des êtres gigantesques vivant dans un soleil ou même sur une planète de dimensions colossales comme Jupiter seront plus lents que nous dans leurs mouvements et que les phénomènes de leur vie auront besoin de plus de temps pour se manifester.

Ainsi, d'après cette supposition, un instant du Présent est variable selon l'être qui subit ce Présent, et l'homme qui est écrasé par la grosse pierre qui se détache du balcon d'une grande maison, perd subitement la vie

dans ce moment irréductible qui est l'instant où il est écrasé, instant qui à cette portion de la Durée est ou a été le Moment Présent.

Eh bien ! je le redis encore, pendant cet instant en apparence irréductible, toute la civilisation d'un petit monde infinitésimal a pu naître, se développer et mourir après avoir parcouru une brillante carrière.

Donc l'irréductibilité de l'instant pendant lequel un être éprouve une sensation nette ou une suite d'impressions intellectuelles et morales formant un tout peut être considéré, au sens naturel du mot, comme un instant présent suffisamment délimité et la durée de cet instant est variable selon les êtres.

Par exemple encore, pour un être nouveau, le premier moment présent commence à l'instant où un agent fécondant, un spermatozoïde si l'on veut, pénètre dans l'œuf et le féconde ; à partir de ce moment, l'être existe en potentialité déterminée, il appartient au temps matériel et la virtualité, par les mouvements de la gestation, passe de la puissance à l'acte.

Mais qu'est-ce donc que le temps ?

Voici : dès que l'œuf est fécondé, imaginons dans le sein de la femme, il devient un être ayant une vie qui commence et il va dans la matrice pour être alimenté et élaboré pendant toute la période de gestation jusqu'au moment où un nouvel enfant fait son apparition dans ce monde.

A partir de ce moment, il se nourrit extérieurement, le phénomène de la croissance continue à se produire, parce qu'il y a un changement et un renouvellement continuel des molécules du corps, jusqu'au développement complet d'une part, jusqu'à la fin de la vie d'autre part, toujours est-il qu'il y a mouvement dans le corps et hors du corps et que c'est de ce mouvement que provient le temps.

La preuve c'est que nous comptons par années, mois, semaines, jours, etc... qui sont déterminés par la rota-

tion de la terre sur elle-même, d'une part et sa marche autour du soleil d'autre part ; certains peuples comptent aussi par lunes, notre satellite ayant son mouvement propre autour de notre planète ; pour nous-mêmes, remarquons que notre cœur bat, nous pensons, sentons, respirons, etc... nos forces s'usent et il faut les réparer, tout cela se fait par diverses catégories de mouvements.

Ceci est bien pour le temps, me direz-vous, mais alors, où est le Présent dans tout cela, ce fameux Présent si important selon vous ?

Le Présent ! mais nous le tenons ; faites bien attention à ce qui suit car je vais dire quelque chose de simple, mais combien formidable, car il s'agit d'une notion de la plus haute importance et ceux qui ont les yeux de l'esprit ouverts y percevront maintes merveilles. Suivez-moi bien.

Je compare la vie qui s'écoule dans le Temps à un train roulant sur ses rails, à toute vitesse pour les uns à de plus lentes vitesses pour d'autres, selon que l'existence est paisible ou diversement agitée. Le train roule sur des rails qui restent fixes, et ces rails immobiles sont nécessaires au mouvement du train, qu'ils viennent à manquer, et le train déraille, un accident se produit. Ici, les rails sont la figure de l'*immuable Eternité* et le Présent est représenté par les points de contacts successifs offerts par les rails aux roues du train ; le Présent est donc immuable, puisqu'il appartient à l'Eternité, ainsi il ne *change pas*, parce qu'au fond il est l'Eternel Présent et qu'il est *sur tout le parcours à la fois*, mais, ce qui produit le changement c'est le mouvement du train, les roues tournent, elles roulent sans cesse sur la grande voie ferrée de l'Eternité ; ceci n'est qu'une image, mais n'est-elle pas frappante, la vie est heureuse par moments, malheureuse en d'autres, le train passe au milieu de paysages ravissants, mornes ou désolés, parfois même il s'engouffre dans un tunnel, sait-on si

ce tunnel ne s'effondrera pas ? combien d'êtres sont écrasés par les difficultés de la vie ?

Ainsi, dans le Temps tout change, il est essentiellement fugitif, c'est le domaine de l'existence produite par le Grand Mouvement des Etres et des Choses, vous comprenez maintenant pourquoi l'on ne peut fixer ni même saisir le Temps, vous voyez aussi que le Temps n'est pas le Présent, l'immuable Présent, celui-ci ne peut donc appartenir qu'à un ETRE SUPRÊME ; tel est le sens métaphysique de la sublime parole de l'Apôtre : « en Dieu nous vivons, nous nous mouvons et nous avons l'Etre » ; que le Présent vienne à disparaître et nous ne sommes plus rien, de même, si les rails venaient à manquer sous le train qui franchit un précipice, il tomberait au fond.

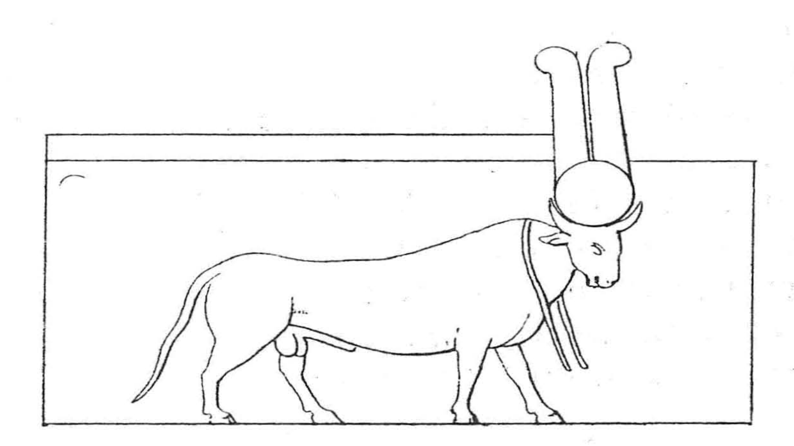
Donc, le Présent est tout pour nous, puisque sans lui nous ne sommes rien, il en résulte que le Présent est une manifestation capitale de l'*Absolu* et celui-ci est une propriété radicale d'un *Etre Suprême*, Principe, Milieu et Fin de Tout.

En définitive, le Présent est le point de contact du Centre intime de notre Etre avec l'Absolu ; le Présent est notre véritable RAISON D'ETRE dans la Vie. Il est insaisissable parce que le Mouvement extérieur qui constitue la sphère du Temps nous entraîne et que nous ne pouvons pas arrêter les mouvements de notre propre machine matérielle ; le Présent est pour nous infinitésimal parce que nous ne pouvons le délimiter en tant que quantité et qu'il s'affirme indéfiniment plus petit dès que nous voulons en déterminer la valeur ; or, cet infinitésimal est la Base de Toute Vie puisqu'il est le point de contact de l'Etre absolu avec toutes ses créatures. Celles-ci suivent des routes parallèles, connexes ou diverses, mais au fond, comme elles s'appuient toutes sur l'Immutabilité de l'Eternel Présent, elles constituent la Grande Corrélation universelle des Etres et

des Choses qui va du Suprême à l'Abîme, en joignant tous les états d'existence, du plus grandiose au plus infime.

L'Eternel Présent est partout à la fois, propriété sublime qui fonde l'*Inconditionnalité* de Dieu et permet au Verbe de manifester sa Puissance en tous les êtres de bonne volonté pour le Triomphe du Seul et véritable Amour, Source unique de la Vie dans toutes les Créatures.

ALFÉGAS.



LES

Epreuves Initiatiques

SUR LE

THÉATRE CONTEMPORAIN

Nombreux sont les monuments littéraires qui cachent un sens hermétique, non seulement parmi les œuvres individuelles, mais parmi les épopées et les contes populaires (Cf. E. C. *Le Symbolisme des contes populaires*, *Voile d'Isis*. *Nov.-Déc.* 1913).

Le théâtre depuis ses origines nous a également offert des spectacles susceptibles d'une interprétation occulte à commencer par Eschyle en passant par les œuvres de Shakespeare, Gœthe, Wagner, etc. jusqu'à Maeterlinck.

Le théâtre Sarah-Bernhardt a donné en 1907 une série de représentations d'une pièce de MM. J. Richepin et Henri Cain : « La Belle au Bois Dormant ». Cette pièce n'est pas comme on pourrait s'y attendre une simple adaptation à la scène du conte de Perrault. Les auteurs ont apporté au canevas traditionnel des modifications et des détails qui ont donné à la pièce une apparence symbolique. Les critiques ont cherché à en interpréter le sens caché et ils ont émis les hypothéses les plus diverses, mais aucun à notre connaissance, n'a songé à y retrouver les épreuves imposées au néophyte avant l'initiation, telles qu'elles ont été pratiquées dès l'ancienne Egypte.

D'après Boulage (*Les Mystères d'Isis*), l'introduction aux Mystères d'Isis comprenait : La Préparation, les Voyages, les Symboles, et l'Autopsie.

Le néophyte désireux de recevoir l'initiation devait d'abord réfléchir longuement et se préparer par toutes sortes de moyens. Après il lui était permis de tenter les épreuves symboliques, mais il était auparavant averti du danger qu'il courait. Quelles étaient ces épreuves ? D'après ce que nous savons des doctrines hermétiques il est logique de supposer qu'elles étaient de trois ordres : physique, intellectuel et moral. Pour s'en tenir à la première catégorie : aux épreuves physiques ; si l'on se rappelle que pour les Egyptiens comme plus tard pour les Alchimistes, le monde sensible se présentait sous quatre aspects (les quatre éléments) il serait logique — à défaut d'autre document — d'admettre que ces épreuves devaient être au nombre de quatre et que l'Initié avait à vaincre successivement les quatre éléments. PAPUS (*Mysteria, juin* 1913) décrit schématiquement les épreuves symboliques dans l'ancienne Egypte : Le futur initié devait parcourir un sombre souterrain (Terre), traverser une fournaise (Feu), un fleuve (Eau), et résister à une tempête (Air).

Schuré (*Les grands Initiés*) donne une description analogue : Après avoir consacré quelque temps au recueillement et au travail, le néophyte après les conseils du Pastophore avait d'abord à suivre les dédales d'un couloir sombre aboutissant à un puits (Terre), puis à passer à travers un incendie (Feu) à nager dans une mare (Eau). La dernière épreuve diffère quelque peu : il devait résister à l'action enivrante des parfums (Air) et aux charmes tentants d'une esclave Nubienne. C'est alors que commençaient pour lui les véritables études de l'Initiation : Il devait saisir l'Isis Terrestre, puis l'Isis Uranie. Il comprenait que « le puits sombre où il avait failli tomber était moins noir que le gouffre de l'insondable vérité ; le feu qu'il avait traversé était moins redoutable que les passions qui brûlaient encore sa chair ; l'eau glacée et ténébreuse où il avait dû se plonger était moins froide que le doute où son esprit

s'enfonçait et se noyait aux heures mauvaises ». Enfin le terme de ses efforts étant arrivé il se couchait dans un sarcophage pour son extériorisation en astral et il finissait par entrevoir la rose mystique d'Isis.

Sans chercher si ces épreuves traditionnelles se sont transmises à d'autres organisations secrètes il nous suffit de remarquer leur caractère véritablement hermétique, pour être à juste titre frappés de les retrouver exposés d'une manière très claire sur une scène contemporaine avec *La Belle au Bois Dormant.* Ceci est d'autant plus remarquable que le conte de Perrault ne les indique en aucune façon. Dans ce dernier le Prince Charmant n'a jamais connu la Belle, il lui suffit d'un caprice pour qu'immédiatement la forêt s'ouvre spontanément devant lui et qu'il soit transporté sans effort jusqu'à la Princesse. Il ne rappelle donc en rien l'initiation antique.

La pièce de MM. Jean Richepin et H. Cain nous montre un Prince qui fut autrefois poète et qui tout-à-coup en entendant la chanson d'un vieux chevrier, se rappelle avoir connu la Princesse dans une vie antérieure. Pour la retrouver, il doit vaincre tous les éléments, et malgré les avertissements du vieux pâtre il entreprend la lutte. Il a déjà erré dans le bois, perdu, embourbé (épreuve de la Terre) et il a dû

« ... subir les baisers froids et mous de la vase, »
« Et le corps, le cerveau, le cœur même perclus »
« Lentement se dissoudre en ces visqueuses glus ».

Puis c'est l'orage et le Dragon qui vomit des flammes (Feu) et l'appel des Ondines ou lac des désespérances (Eau), contre lesquels il bataille.

« Quels que soient les périls, l'amour est plus fort qu'eux;
« Fondrières, ronciers, vent, pluie, étangs visqueux.
» Ondines, larves, foudre, enchantements, qu'importe ! »

Enfin pendant qu'il dort, comme le néophyte de Schuré, la démone enchanteresse vient tenter son sommeil.

« Pendant qu'il est ici, prisonnier du sommeil,
« Versez-lui les poisons de votre vin vermeil
« Rêves de voluptés à qui j'ouvre son âme !
« Nymphes au corps de fleùrs, Nymphes au corps de flamme,
« Donnez à ses désirs la soif de vos appas,
« Pour qu'il ne pense plus au baiser de là-bas ! ».

C'est alors seulement qu'il arrive auprès de la princesse ; il peut alors soulever le voile qui la recouvre, comme Isis, et lui donner le baiser magique disant :

« Que ce soit pour la tombe ou pour l'apothéose,
« O divin papillon, réveille enfin la rose ».

Cette rose que l'initié arrive à entrevoir après les épreuves physiques rappelle des œuvres allégoriques, comme le Roman de la Rose de l'hermétiste Jean de Meung dont il est facile de saisir toute l'analogie. D'ailleurs la société secrète des Rose Croix a donné lieu à toute une littérature symbolique du même genre : nous pourrions citer le roman de M. Boué de Villiers volontairement allégorique (*Le Secret de la Rose Croix*) paru en même temps que la Belle au Bois Dormant (1907) et retraçant les aventures d'un certain Wolfrang qui, après avoir subi les épreuves du souterrain, de l'incendie, de l'enchanteresse, reçoit de Rozenkreutz l'explication du signe pentaculaire de la Rose et de la Croix.

Il ne nous appartient pas de démêler l'intention qu'ont eue MM. Jean Richepin et H. Cain en modifiant le conte populaire de Perrault pour le rendre en tous points comparable à ces œuvres initiatiques ; mais il nous a paru intéressant de signaler ce fait. Et l'interprétation hermétique de cette pièce vaut bien nous semble-t-il celle d'un critique autorisé qui y voyait les luttes que doit soutenir le poëte pour produire un véritable chef-d'œuvre, et ne pas tomber dans les genres faciles que représentent : le Dragon, les Ondines, et l'Enchanteresse.

Y. Nel.

LE

PHILOSOPHE ALLEMAND JACOB BŒHME [1]

(1575-1624)

III

Cette maxime trouve son application dès le premier pas qu'essaie de faire la théosophie. Nous avons, pour commencer, à exposer la naissance de Dieu, la manière dont Dieu s'engendre lui-même. Mais parler de naissance de Dieu en prenant ces mots à la lettre, c'est parler le langage du diable ; car c'est dire que la lumière éternelle a jailli des ténèbres, et que Dieu a eu un commencement. Pourtant je suis obligé d'employer ce terme de naissance de Dieu : autrement tu ne pourrais me comprendre. Etres bornés, nous ne parlons qu'en morcelant les choses, en brisant l'unité du tout. Il n'y a en Dieu ni alpha ni omega, ni naissance ni développement. Mais je suis obligé de ranger les choses l'une après l'autre. C'est au lecteur à ne point me lire avec les yeux de la chair.

La nature éternelle s'engendre elle-même sans commencement. Comment se fait cette génération ?

Bœhme se pose ici le problème classique de l'aséité. Mais tandis que par ce terme les scolastiques entendent une simple propriété de l'être parfait et une propriété surtout négative, Bœhme veut que cette expression

---

(1) Voir les N^os 49, 50. Janvier, Février 1914.

étrange ! « Dieu cause de soi » prenne un sens précis, concret et positif. Sonder le mystère qu'elle renferme est pour lui la question première et capitale, dont la solution éclairera toutes les autres. Et il ne croit pas devoir s'arrêter dans ses recherches tant qu'il n'aura pas reconstruit par la pensée la suite logique des opérations par lesquelles Dieu s'élève du néant à la pleine existence.

Qu'y avait-il donc au commencement, et de quel germe Dieu s'est-il engendré ?

Au commencement était l'être qui ne suppose rien avant lui, en qui, par conséquent, rien n'est essence, nature, forme finie et déterminée : car tout ce qui existe comme chose déterminée exige une cause et une raison. Nous ne pouvons, quant à nous, concevoir cet être que comme le rien éternel, l'infini, l'abîme, le mystère. Bœhme se sert du mot *Ungrund* pour désigner cette source première des choses, voulant dire par là qu'au-dessous de Dieu il n'y a rien qui lui serve de base, et aussi que dans le premier être le fondement ou la raison des choses n'est pas encore manifesté. L'infini primordial n'est ainsi en lui-même rien que silence, repos sans commencement ni fin, paix, éternité, unité et identité absolues. En lui nul but, nul lieu, nul mouvement pour chercher et trouver. Il est exempt de la souffrance, compagne du désir et de la qualité. Il n'est ni lumière ni ténèbres. Il est, pour lui-même, mystère impénétrable.

Telle est la condition initiale de la divinité. En est-ce aussi l'achèvement ? Si l'on dit oui, on réduit Dieu à n'être qu'une propriété abstraite, dénuée de force, d'intelligence et de science ; et on le rend incapable de créer le monde où se rencontrent ces perfections dont il est privé. Mais il est impossible que Dieu soit cet être inerte habitant par delà les cieux. Le Père est tout-puissant, tout-connaissant ; il est la douceur, l'amour, la miséricorde, la béatitude elle-même. Et le monde tient de

lui toutes les perfections qui s'y rencontrent. Comment donc se fera le passage du Dieu néant au Dieu personne et Créateur ?

C'est ici le point capital du système de Bœhme. La solution que notre théosophe a donnée du problème de la génération éternelle est son œuvre propre, et ouvre une voie nouvelle où marcheront de nombreux philosophes.

Les anciens mystiques, il est vrai, s'étaient déjà engagés dans cet ordre de recherches. Eckhart se demandait comment la divinité purement potentielle, immobile et inactive, qui est le premier être, devient le Dieu vivant et personnel, qui seul est le vrai Dieu. Et il expliquait le passage de l'une à l'autre par le rôle de l'image ou idée de Dieu, laquelle émanait spontanément de la puissance primordiale, comme de chacune de nos tendances sort une idée qui l'objective et la manifeste. En se contemplant dans son image, la substance absolue prenait conscience d'elle-même et se posait comme personne.

Bœhme, à coup sûr, s'inspire de cette doctrine, mais il fait tout autre chose que de la reprendre et de la continuer. Avec ce sens de l'existence concrète, de la vie et de la nature qui le caractérise, il ne peut se contenter du Dieu encore abstrait des anciens mystiques. Eckhart avait à peu près expliqué comment Dieu prend conscience de lui-même. Mais la conscience de soi n'est que l'ombre de l'existence : pour que Dieu soit vraiment personne et pour que la nature trouve en lui les éléments d'une existence positive, il faut que la génération divine soit autre que ne l'enseigne Eckhart.

Bœhme part de ce principe que Dieu, qui est mystère, veut se révéler dans la plénitude de son être, c'est-à-dire se manifester comme personne vivante et capable de créer. En tant qu'il poursuit la révélation de lui-même. Dieu veut et pose toutes les conditions de cette révélation. Or il y a, selon Bœhme, une loi suprême qui

régit les choses divines comme les choses humaines : c'est que toute révélation exige une opposition. Comme la lumière n'est visible que réfléchie par un corps obscur, ainsi une chose quelconque ne se pose qu'en s'opposant à son contraire. Ce qui ne rencontre pas d'obstable va toujours devant soi et jamais ne rentre en soi, jamais n'existe manifestement, pour soi ni pour autrui. Et l'on peut, dans la relation du principe donné avec son contraire, distinguer deux moments. La simple présence du principe négatif en face du principe positif ne manifeste celui-ci que comme puissance ou possibilité. Si l'on veut que cette puissance devienne réalité, il faut qu'elle agisse sur le principe négatif, qu'elle le discipline et en fasse son instrument et son expression. Cette loi, d'opposition et de conciliation gouverne la genèse divine. Si l'esprit divin doit se révéler, il ne restera pas en soi, mais il suscitera son contraire. Ce n'est pas tout : agissant ensuite sur ce contraire, il se l'assimilera et le spiritualisera. Bœhme va donc engager Dieu dans une série d'oppositions. A mesure que se produiront les contradictions et les conciliations, à mesure se réalisera la personnalité divine. Et quant à l'essence contraire ou nature sur laquelle Dieu s'appuiera pour se personnifier, elle constituera, en Dieu même, le fondement éternel de notre nature créée.

Telles sont les idées qui dominent le système de Bœhme et lui impriment son caractère propre. Elles ont leur centre dans un principe que l'on peut formuler en ces termes : l'être se pose comme puissance en s'opposant et comme réalité en se conciliant ce qui lui est opposé.

Mais ces idées générales sont moins formulées à une place spéciale qu'elles ne sont mises en œuvre dans le développement du système.

Au commencement était le rien. Ce rien n'est pas l'absolu néant. Tout au contraire, c'est l'être même, c'est le Bien éternel, l'éternelle douceur et l'éternel amour ; mais c'est l'être en soi, c'est-à-dire non manifesté. Dans

ce rien réside ainsi une opposition interne. Il n'est rien et il est tout ; il est l'indifférence et il est l'excellence. C'est pourquoi ce rien doit nous apparaître comme instable et vivant. Il va se mouvoir pour se concilier avec lui-même.

Le premier effet de l'opposition que nous venons de remarquer est la scission de l'infini primordial en deux contraires : le désir (*Sucht*) et la volonté (*Wille*). Le rien est désir, car il est mystère et le mystère tend à se manifester : le rien est le désir de devenir quelque chose. Mais l'objet où il tend n'est pas indéterminé : c'est la manifestation et la possession de soi-même. Ainsi, désir par un côté, l'infini est, par un autre, ce qu'on nomme volonté. Le désir inconscient et inassouvi engendre la volonté, mais la volonté, à laquelle appartient la connaissance et l'entendement, règle et fixe le désir. A l'un le mouvement et la vie, à l'autre l'indépendance et le commandement. La volonté est plus grande que la puissance dont elle est née. Cette dualité est l'origine de toutes les oppositions que suscitera le progrès de la révélation divine. La volonté est le germe de la personnalité divine et le fondement de toute personnalité ; le désir, essence et corps de la volonté, est le germe de la nature éternelle et le fondement de la nature sensible.

Ainsi, grâce à la présence du désir qui fait contraste avec elle, la volonté se manifeste. Mais le oui et le non ne sont pas deux choses en dehors l'une de l'autre. C'est une seule et même chose, laquelle ne s'est divisée que pour permettre au oui de se révéler. C'est pourquoi la séparation, à son tour, est un état instable. Le oui, qui dans cette séparation est, en lui-même, dépourvu d'essence et ténu comme un rien, fait effort pour se rendre concret en absorbant le non et en reconstituant l'unité à son profit. Aux deux termes opposés, désir et volonté, se superpose ainsi un troisième terme, qui est l'idée d'une conciliation du premier avec le second. La production de ce troisième terme est l'œuvre de l'ima-

gination. Cette faculté est, d'une manière générale, le désir s'appliquant à une image et tendant à l'absorber, comme la faim absorbe l'aliment, pour la produire ensuite au dehors, transformée en réalité vivante par l'action du sujet lui-même. Or, la volonté, qui est esprit et dont l'objet est la révélation de soi-même, s'unit au désir pour imaginer cette révélation et devenir, par là même, capable de la réaliser. L'imagination fait de la volonté une magicienne. Ce que veut la volonté se détermine dans l'effort même qu'elle fait pour se le représenter. Elle veut se trouver et se saisir : par conséquent, elle veut former en soi un miroir d'elle-même ; et comme le désir est la matière sur laquelle elle travaille, elle veut que le désir infini, en se fixant sur le Bien, devienne ce miroir.

(A suivre.)

E. Boutroux
(de l'Académie Française)

LA

PORTE DU MYSTÈRE (1)

PREMIÈRE PARTIE

A LA FRONTIÈRE DE L'AU-DELA

Un mendiant survint...

— Décidément, pensais-je en reprenant le chemin du logis, le prince-mage m'a jeté un sort.

En effet, depuis le jour où j'avais fait la connaissance de Henri de Bragan, deux événements extraordinaires, qui n'avaient peut-être dans le fond rien que de très naturel, avaient troublé mon existence jusqu'alors si monotone. Et pourtant, j'avais comme la vague intuition qu'il y avait entre ces deux faits si différents en apparence une corrélation dont je ne parvenais d'ailleurs pas à m'expliquer les rapports secrets. Peut-être aussi n'y avait-il là qu'une surprenante coïncidence...

Tout en réfléchissant, j'avais atteint l'entrée de mon home. J'allais en franchir le seuil, lorsque mon pied heurta une forme noire qui gisait sur les dalles. Je me penchai et constatai que c'était un homme ou plutôt une de ces douloureuses épaves humaines comme le flux et le reflux des grandes villes en charrient par milliers, mendiants, déclassés sociaux, désespérés à qui la vie ne laisse plus que l'espoir de la mort.

Au heurt de ma botte, l'homme s'était soulevé péniblement. Il s'excusa humblement :

— Pardonnez-moi, mon bon monsieur, je me suis senti mal en passant ici et je suis tombé, sans force... Vous pourriez croire que l'alcool m'a terrassé... c'est la

---

(1) Voir les nos 49, 50, Janvier, Février 1914.

faim, hélas ! Depuis deux jours je n'ai plus mangé, je suis sans gîte. J'ai erré à l'aventure, dans le vain espoir de trouver du travail. Toutes les portes se sont fermées devant moi. Les temps sont durs pour les malheureux...

J'examinai l'être qui me parlait. Ses traits émaciés, ses yeux hagards, le rictus douloureux que le désespoir imprime aux lèvres suffisaient à me prouver que l'inconnu était bien un de ces malheureux que la misère accule aux dernières extrémités. Sortant d'un lieu de plaisir où j'avais vu la joie folle des viveurs, ce spectacle de la douleur m'offrit un contraste si violent que je me sentis pris d'une infinie compassion.

Je soulevai le malheureux avec mille précautions et l'engageai à pénétrer chez moi, afin de le réconforter.

Je sonnai mon domestique et lui fis préparer un bol de bouillon chaud et des aliments.

L'infortuné but et mangea, sans mot dire ; mais par instants une larme brillait sous ses paupières, tandis que dans ses pauvres yeux de chien battu que l'on console passait une flamme de reconnaissance émue.

Quand il se fut restauré et réchauffé près d'un feu activé, je le fis conduire dans la chambre que je lui destinais. Je lui dis quelques paroles d'espoir, lui souhaitai une bonne nuit et me retirai.

Je me sentais heureux du peu de bien que j'avais fait et content de moi-même comme depuis longtemps je ne l'avais plus été. J'échafaudai mille projets ayant pour but de venir efficacement en aide au pauvre hère que je venais de recueillir.

Je me rememorai une sentence qui affirme que l'homme n'est heureux que dans la mesure du bonheur qu'il crée autour de lui et j'en compris toute la profondeur. Il y a, en effet, la volupté de la vertu comme il y a celle du vice, et quelle volupté ! Comme on se sent réconforté par le bien qu'on a fait, et comme l'on se sent meilleur ! Il semble qu'on regagne cette estime que l'on perd si souvent : l'estime de soi-même. Ceux

qui n'ont jamais donné leur cœur, ceux qui jamais n'ont aimé du véritable amour, qui veut que l'on aime les autres comme soi-même et mieux que soi-même, ignoreront toujours cette joie vraiment divine qui nous grandit infiniment et semble nous faire participer à l'univers même en nous identifiant un peu au Rédempteur dont on a jusqu'alors méconnu les préceptes et dont je venais de comprendre la doctrine si simple et si grande, dans une soudaine révélation.

C'est en élevant, pour une des premières fois de ma vie, mes pensées vers le Dieu de Bonté que je m'endormis du sommeil heureux du juste.

La Confrérie secrète

Le lendemain matin, je fis confortablement déjeuner le pauvre hère et lui promis de lui venir en aide. J'employai effectivement une grande partie de la journée à lui trouver une situation qui lui permît de subvenir à ses besoins.

Comme je rentrais dîner, on me remit une lettre. Elle était du prince de Bragan qui m'invitait instamment à lui faire visite le soir même.

Je me rendis à l'adresse indiquée et me trouvai bientôt en face d'un vaste et luxueux hôtel de la rive gauche. Je sonnai et remis ma carte. Un laquais m'introduisit dans un salon du rez-de-chaussée.

Quelques instants après, un majordome vint à moi et me pria de le suivre. Je traversai ainsi de sombres et longs couloirs humides et je me demandais où pouvait bien conduire ce dédale lorsque le majordome ouvrit une porte. Il me fit pénétrer dans une immense salle illuminée. Un inconnu était assis dans un fauteuil. En m'apercevant il se leva, vint à moi et, après avoir jeté un coup d'œil sur la carte que lui tendait le majordome, il me dit :

— Le maître vous attend et m'a donné l'ordre de vous conduire à lui.

Du geste, il congédia le majordome et attendit, pour me parler, que nous fussions seuls.

— Veuillez, Monsieur, dit-il, ne point vous formaliser si je vous prie de vous conformer à quelques formalités qu'il est indispensable d'observer pour arriver au lieu où vous attend le prince. Comme l'endroit où nous devons être doit rester ignoré de tout profane, une règle de notre Ordre nous enjoint d'y conduire les nouveaux venus les yeux bandés.

Quoiqu'un peu surpris de ce préambule mystérieux, j'acquiesçai au désir de l'inconnu. Celui-ci me banda les yeux, puis, me prenant par la main, m'engagea à le suivre.

Nous traversâmes ainsi la salle où nous nous trouvions et nous nous engageâmes dans un escalier en spirale qui devait s'enfoncer sous terre à en juger par l'humidité ambiante.

Puis, ce fut toute une succession de couloirs glacés, aux parois desquels je me heurtais. Par instants, j'entendais un bruit pareil à un grincement de portes de fer roulant sur des gonds rouillés, tandis que mon guide échangeait un mot d'ordre.

Quelle était la signification de tout ce mystère ? Pourquoi toutes ces précautions ? Je ne savais que penser et je trouvais cette nouvelle aventure des plus déplaisante, lorsque mon guide s'arrêta. Il me débanda les yeux.

Tout d'abord une lumière intense m'aveugla et ne me permit pas de distinguer l'endroit où je me trouvais. Puis mon regard s'accoutuma à la clarté. Je me trouvais au centre d'une vaste enceinte, un peu pareille au chœur d'une cathédrale, qu'entouraient d'immenses colonnades derrière lesquelles on distinguait d'interminables galeries souterraines. Devant un autel, sur un trône d'or, un homme vêtu d'un manteau blanc, était assis. Je reconnus le prince de Bragan.

En cercle, autour de lui, se tenaient, debout, des che-

valiers tout armés et portant sur leurs cuirasses la chemise à croix rouge des anciens Templiers.

Cette mise en scène au moins bizarre m'étonna et un sourire involontaire effleura mes lèvres.

Mon guide me conduisit jusqu'au pied du trône où se tenait le prince de Bragan. Celui-ci me salua avec bienveillance. Il me fit asseoir en face de lui, puis prononça à haute voix :

— Voici le nouveau frère récipiendaire que je présente aujourd'hui à l'assemblée plénière de l'Ordre. Nous allons, suivant la règle, entendre les rapports dressés par les frères qui furent chargés de faire subir au postulant les épreuves préliminaires. La parole est au frère Cornélius.

Je me demandais de quelles épreuves il pouvait être question, lorsqu'un chevalier s'avança vers le prince de Bragan et prit la parole :

— Suivant les ordres du maître, j'ai fait subir au frère récipiendaire la première épreuve. Comme il importait avant tout de savoir si sa volonté était assez puissante pour affronter un jour, sans faiblir, les mystères de l'au-delà, j'ai employé le subterfuge des « Apparitions » Accompagné d'un ami du postulant, nous nous sommes introduits la nuit chez lui, pendant son sommeil. Nous avions revêtu des suaires et, pour que l'illusion fût complète, je tenais à hauteur de mes yeux une tête de mort. Nous avons réveillé le dormeur et nous nous sommes avancés vers lui très lentement, afin de pouvoir le rassurer au moment opportun si nous avions constaté sur son visage les signes d'une terreur dangereuse. Le postulant est resté calme et entièrement maître de lui. D'une main ferme, il tira trois coups de son revolver qu'au préalable nous avions chargé à blanc. Il nous a enfin parlé sans que sa voix ne décélât la moindre crainte de la mort. En conséquence, je déclare que le récipiendaire a triomphé de la première épreuve et qu'il offre toutes les qualités requises pour braver les fasci-

nations du « Dragon du seuil » et sonder les mystères de l'au-delà.

Sur un signe du maître, Cornélius se retira.

— La parole est au frère Ambrosia, prononça le prince.

Un second chevalier sortit du groupe et s'avança vers l'autel.

— J'ai, dit-il, fait subir au postulant la seconde épreuve. Voici en quelles circonstances. Afin que l'épreuve fût absolument concluante et que le récipiendaire ne se doutât pas des moyens que je devais employer, je le fis assister, grâce à l'intervention d'un de ses anciens camarades de moi connu, à une de ces orgies nocturnes qui affolent tant de jeunes esprits. Il s'agissait d'établir si, chez notre nouveau frère, la sensualité, l'attraction d'en bas, n'obscurcissait point, en certaines circonstances, la lucidité de cet esprit qui, chez l'initié, doit pouvoir triompher de l'instinct animal. Placé au sein d'un milieu pernicieux, le postulant a réagi contre le courant mauvais. Nous l'avons épié dans l'ombre, et, masqués, nous nous sommes introduits dans le lieu maudit au moment où l'orgie avait atteint son paroxysme. Comme moi, notre vénéré maître, a pu constater de visu que le postulant avait triomphé de la seconde épreuve.

Sur un signe du prince, frère Ambrosia se retira pour faire place au chevalier Ornius.

— J'ai fait, déclara celui-ci, subir à notre nouveau frère, la troisième et dernière des épreuves préliminaires. Sur l'ordre de notre vénéré maître, je devais me livrer à des investigations permettant d'établir que le récipiendaire unissait à la pureté des sens la bonté de l'âme nécessaire pour donner à l'initié la force de vaincre le mal. Je me déguisai en mendiant et la nuit, à l'heure où je savais qu'il rentrerait, je me suis couché sur le seuil de sa porte. A son arrivée, j'ai fait appel à sa générosité et à ses sentiments humains. Le postulant m'a recueilli et hébergé avec une sollicitude et une

bonté qui le rendent digne de participer à notre confraternité.

Ayant ainsi parlé, frère Ornius se retira.

Le maître se leva :

— J'estime, dit-il, que les épreuves qu'a subies notre nouveau frère ont été suffisamment édifiantes et je propose de l'admettre dans notre ordre, quand il aura été initié à nos mystères. Dès à présent, je considère que nous pouvons l'ordonner chevalier.

Les frères qui se tenaient, en cercle, autour de nous, opinèrent d'un signe de tête. Puis, tous s'avancèrent vers moi et, tirant leurs épées, ils la brandirent et firent ainsi la « voûte de fer ».

— Venez à moi, mon enfant, me dit le maître, en me faisant signe de passer sous la voûte.

J'exécutai son ordre et, quand je fus en face de lui il me fit mettre genou en terre, suivant les règles de l'ordination templière. Puis, tirant son épée, il me posa la lame sur la tête, en prononçant les paroles sacramentelles :

— Je te sacre chevalier du Temple, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Les chevaliers se retirèrent et je restai seul avec le prince.

— Par respect de la tradition, me dit-il, nous observons strictement toutes les règles de notre Ordre. La cérémonie à laquelle vous venez d'assister vous semblera, sans doute, d'un autre âge. Mais il y a dans tous les rites une portée magique dont vous comprendrez plus tard l'importance. J'ai voulu que vous fissiez partie de notre secte templière parce que celle-ci est, avec celle de la Rose-Croix, une des plus pures et des plus savantes de l'Occident. Elle détient les secrets et les pouvoirs que vous connaîtrez dans la suite, elle est une excellente école du savoir occulte et se rattache d'ailleurs presque directement aux confréries d'Orient.

— Mais, demandai-je, voudriez-vous me dire quel est le but de ces confréries dont, hier encore, j'ignorais l'existence ?

— Elles ont pour but de conserver, pour quelques initiés, des secrets magiques qu'il serait dangereux que tout le monde connût. Toute vérité varie, en effet, suivant l'interprétation qu'on lui donne. Il est donc de toute nécessité que cette vérité ne fructifie que dans des cerveaux purifiés. En outre, notre science nous donne des pouvoirs qu'il serait imprudent de conférer à des volontés mauvaises ; celles-ci pourraient en faire un usage aussi funeste pour elles-mêmes que pour les autres.

Au surplus, il serait malaisé de vous montrer dès à présent le but immense que nous poursuivons. Pour que vous en compreniez toute la portée, il est indispensable que vous soyez initié aux premiers mystères. Dans quelque temps nous partirons pour ce monde de l'Inconnu. Ce sera en quelque sorte un voyage en plein mystère : lorsque vous en reviendrez, vous connaîtrez le secret de la Vie et de la Mort et vos pouvoirs seront égaux à ceux des Mages.

Pour devenir un adepte, on ne saurait trop le répéter, il faut acquérir cette triple perfection : la chasteté pour le corps, la bonté pour l'âme et la sagesse pour l'esprit. L'être qui y parvient apparaît dès lors en harmonie parfaite avec Dieu même et la puissance divine agit en lui. Ses pouvoirs sont illimités et il est capable d'accomplir des prodiges et des miracles.

Vous possédez deux de ces vertus. Les épreuves dont vous êtes sorti victorieux nous ont prouvé que vous possédiez la chasteté et la bonté et que vous étiez digne d'acquérir la troisième vertu : la sagesse. Cette sagesse il vous est donné de l'acquérir par la connaissance de la philosophie éternelle et l'étude des grands mystères. C'est vers ce but que vous devez tendre désormais. Je vous aiderai, du reste, dans vos efforts.

Demain, nous pénétrerons donc dans le monde occulte parmi lequel je vous indiquerai le chemin de l'Initiation.

M. Boué de Villiers.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

LE QUADRIPARTIT [1]

OU

Les quatre Livres de Claude Ptolémée

SUR

LES INFLUENCES DES ASTRES

Version latine de Leo Allatius

Traduction et Notes par JULEVNO

CHAPITRE III

DE L'UTILITÉ DE LA PRÉDICTION ASTROLOGIQUE

Il est donc établi que les prédictions de l'avenir, par l'observation des astres et des qualités de l'ambiance, est une chose possible, particulièrement en ce qui concerne les évènements produits par les causes de l'ambiance. Ces évènements se rapportent aux différentes dispositions du corps et de l'esprit, dont les qualités sont formées dès la naissance, à leurs maladies, comme à leur durée, qui arrivent à certaines périodes de la vie, ainsi qu'à toutes les autres choses extérieures, qui, par un ordre naturel, sont intimement liées à la personne même de l'individu, telles que les biens de famille, les

---

(1) Voir les nos 49, 50, Janvier, Février 1914.

enfants, le mariage, en ce qui regarde sa personne, et telles que la position, la dignité et la fortune, en ce qui regarde son intelligence, ainsi que tous les autres accidents de la vie.

Maintenant, il nous reste à démontrer l'utilité de l'étude de la prescience, et, d'abord, il nous faut indiquer le rapport et le point de vue, sous lesquels nous envisageons son utilité.

Si nous considérons les avantages de cette science au point de vue intellectuel, nulle étude ne peut procurer plus d'agrément, plus de plaisir et plus de satisfactions à l'esprit, que la prescience des choses divines et humaines. Considéré au point de vue matériel de la vie, c'est-à-dire du confort et des gains, elle ne le cède en rien aux autres sciences, car elle est même d'une application plus facile et plus générale que les autres. Et, quoique l'on puisse reprocher à l'art de prédire l'avenir qu'il ne procure ni la gloire ni la richesse, on doit avouer que ce reproche peut s'adresser, sans exception, à tous les arts et à toutes les autres sciences, et que, pour ce motif, on ne les déclare point sans utilité. C'est pourquoi, il me semble que la science de prédire, en raison de la dignité et de l'importance de l'objet de ses études mérite moins que toute autre d'être desservie et répudiée.

Cependant les gens qui l'attaquent et lui reprochent son inutilité, sans l'avoir jamais étudiée, étayent leurs accusations sur cet argument spécieux : qu'il est superflu et puéril d'essayer de prédire des choses, qui doivent arriver inévitablement, condamnant ainsi cet art d'une façon inconsidérée, ignorante et injuste.

D'abord, il faut reconnaître que les évènements qui arrivent nécessairement, c'est-à-dire subitement, nous causent toujours une grande joie ou une grande peur et peuvent ainsi nous impressionner mortellement, tandis que s'ils eussent été prédits, notre esprit se préparant à leur approche, s'y habituant presque comme

s'ils étaient déjà présents, nous les recevrions, à leur arrivée, avec calme et philosophie.

En second lieu, il ne faut pas s'imaginer que toutes les choses, qui nous adviennent, sont le résultat d'un décret de la providence ou d'une cause surnaturelle et immuable, ni croire que ces événements s'accomplissent par une loi inévitable, sans pouvoir être modifiés par l'interposition d'une autre influence. Une telle opinion est tout-à-fait inadmissible, et c'est justement le contraire qui se produit.

Non seulement, nous constatons que les mouvements des corps célestes obéissant à une loi divine, s'accomplissent dans un ordre parfait et avec une régularité immuable, mais nous constatons également les changements variés, qui se produisent dans les choses terrestres, soumises aux principes et aux lois de la Nature, modifiées, accidentellement, par l'action de causes supérieures.

Il est bon de remarquer, en outre, que l'homme est sujet non seulement à des événements, résultant des qualités particulières de sa nature propre, mais aussi à des événements résultant de causes générales.

Par exemple, il se trouvera victime d'accidents tels que les pestes, les inondations, les incendies, causés par certains violents changements de l'ambiance, où périssent, tout d'un coup des milliers de personnes. Toujours, en effet, une cause supérieure et puissante terrassera une cause inférieure et plus faible.

C'est pourquoi, dans ces grands accidents, où prédomine une cause puissante, les effets en résultant, sont plus généraux comme nous venons de le dire, mais quand la force de l'ambiance est plus clémente ou moins maligne, alors les événements qui arrivent à chaque individu, dépendent des qualités de sa constitution.

Ainsi, il est manifeste que tous les événements généraux ou particuliers, dont la cause première est forte et irrésistible, et contre laquelle une autre force n'a pas

le pouvoir suffisant pour y faire obstacle, devront s'accomplir nécessairement ; et que ceux indiqués, par une force moins puissante, pourront être prévenus ou détournés, quand quelque autre influence pourra s'opposer aux effets de la première.

Mais si, par hasard, aucune influence contraire ne peut s'interposer, l'événement devra s'accomplir en vertu de la cause première, et cet accomplissement n'aura rien de nécessaire ou de fatal, n'étant dû qu'à l'absence d'une force capable de le supprimer. En résumé, il en est exactement de même pour toutes les autres choses qui tirent de la Nature leur cause et leur origine.Ainsi les pierres, (1) les plantes, les animaux, les passions et les maladies agissent sur l'homme nécessairement, mais jusqu'à un certain degré, et échoueront dans leurs effets, si un antidote est employé pour détourner leur influence naturelle. C'est pourquoi ceux, qui veulent prédire les événements futurs, devront, en laissant de côté les préceptes faux et frivoles, observer que les événements, dont les causes sont fortes et d'une action puissante, à laquelle il est impossible de faire obstacle, suivront leur cours infailliblement, et que ceux dont les causes pourront être contrariées, par une influence s'interposant, ne se produiront pas.

C'est ainsi que les médecins expérimentés, en observant les symptômes des maladies, peuvent diagnostiquer que celles-ci seront mortelles et que celles-là seront susceptibles de guérisons.

L'astrologue, consulté au sujet de quelque événement à venir, en déclarant que les propriétés actuelles de l'ambiance auront une influence plus ou moins préjudiciable sur le tempérament d'un sujet, ne fait pas autre chose que le médecin, qui annonce que telle plaie s'envenimera ou se putréfiera, ou qu'un physicien, qui

---

(1) C'est une allusion au pouvoir sympathique attribué anciennement aux pierres précieuses, aux plantes et aux animaux.

déclare que l'aimant attirera le fer. Mais ni la putréfaction de la plaie ni l'attraction du fer par l'aimant ne se produisent en vertu d'une loi fatale et inévitable, car ces conséquences, se manifestent conformément aux premiers principes et à la vertu de la nature, lorsque nul moyen de prévention n'est employé pour les contrarier.

Ces choses n'arriveront point si quelque influence contraire s'oppose à leurs effets (et il en sera de même en Astrologie) car l'aimant ne pourra attirer le fer qui aura été frotté préalablement de jus d'ail, et la plaie ne se putréfiera pas si quelque médicament approprié lui a été appliqué. C'est pourquoi tous les événements, qui arrivent à l'humanité, s'accomplissent dans l'ordre régulier de la nature, lorsque nous ne connaissons aucun moyen pour empêcher les effets de leur influence particulière, mais par contre, si nous pouvons faire usage de certaines forces naturelles et opposées à l'influence de ces événements annoncés, leur action se trouvera détournée ou adoucie dans ses effets et ses conséquences. Toutefois on s'étonnera à juste raison que les mêmes faits et les mêmes conséquences ne puissent pas se produire dans les événements particuliers comme dans les événements généraux, et que des gens admettent la possibilité de la prescience à propos d'événements généraux, par suite des services qu'elle leur rend et se refusent à croire à son efficacité au sujet d'événements particuliers. Ils reconnaissent volontiers que les Etoiles fixes et les configurations de la Lune peuvent fournir des présages pour le Temps et les Saisons, et ils utilisent ces prédictions dans leur intérêt et leur utilité, en préparant des choses fraîches et rafraîchissantes contre les ardeurs de l'Eté et des choses réchauffantes contre les rigueurs de l'Hiver. Ils observent aussi avec soin les significations des Etoiles fixes pour éviter la tempête au moment d'un voyage en mer, ils consultent les aspects de la Lune au moment d'accoupler leurs trou-

peaux, de faire leurs semailles ou de planter leurs arbres, choses que l'on doit faire dans la pleine Lune ; ils ne contestent point les bons effets de ces précautions générales et ne les condamnent point comme étant inutiles. Cependant ces mêmes personnes ne veulent point admettre qu'on puisse appliquer la prescience à des cas particuliers, par exemple, chez un individu, à une augmentation ou une diminution de chaleur, produite, soit par la qualité générale d'un tempérament particulier, soit par la combinaison d'autres propriétés, et ne veulent pas qu'il existe des moyens de combattre ces circonstances particulières. Pourtant il est évident que, si ces personnes peuvent se préparer des moyens efficaces pour tempérer à leur profit les incommodités de la chaleur générale du temps, il n'y a aucune raison pour qu'une semblable préparation ne soit pas aussi profitable, dans un cas particulier, à combattre les effets d'une chaleur immodérée.

Il semble toutefois que cette idée d'impossibilité d'appliquer la prédiction à un cas particulier provient seulement de la difficulté de pouvoir établir cette sorte de prédiction, difficulté certainement rendue ardue par la nécessité de conduire son étude avec jugement et précision. Encore faut-il, ce qui est très difficile, trouver un astrologue capable de bien posséder son sujet, de manière à ce que nulle partie de l'influence opposante ne puisse échapper à son attention. Il arrive souvent, en effet, dans les prédictions, que par suite d'un examen insuffisant de la force contraire à l'influence général, les effets sont considérés comme devant se produire en concordance à la cause première, et cela sans aucune modification.

Ce défaut de ne pas peser exactement la force de l'influence contraire a donné lieu à cette opinion populaire : que tous les événements futurs sont tout à fait immuables et inévitables.

Mais, bien que l'art de prévoir les événements soit

sujet à des erreurs, il mérite cependant d'être pris en considération, pour les services qu'il nous rend, les précautions qu'il nous enseigne et les avantages qu'il nous procure, non pas en toutes circonstances mais en certaines occasions, surtout à l'égard des maladies. Pour ces raisons il est digne de nos études et doit être estimé d'une réelle valeur.

Les Egyptiens paraissent bien l'avoir compris, eux dont les découvertes en cette science ont dépassé celles de toutes les autres nations, et ils ont combiné dans tous les cas, l'art médical avec les prédictions astronomiques. S'ils avaient été d'opinion que tous les événements futurs fussent inévitables et fatals, ils n'auraient jamais institué les propitiations, les remèdes, les amulettes et autres talismans, pour conjurer les influences de l'ambiance présentes ou menaçantes, soit particulières ou générales.

Mais, au moyen de cette méthode, qu'ils dénommèrent *Mathématique médicale*, ils combinaient avec la vertu de la prescience ou divination par les astres, l'influence secondaire concourante, issue des principes réguliers de la nature et l'influence contraire, produite par différentes causes en dehors de la nature, et par ce moyen découvraient l'agent, dont l'emploi devait être, en la circonstance, utile et avantageux. L'Astronomie leur indiquait la qualité du tempérament sujette à être influencée ainsi que les accidents devant être causés par l'ambiance, avec les influences particulières de ces accidents, tandis que leur art médical leur prescrivait les choses propres ou impropres à combattre les effets produits.

C'est, par ce procédé, qu'ils ont réussi à établir les remèdes pour les maladies présentes et les préservatifs pour les désordres futurs, car, sans le secours des connaissances astronomiques, l'aide des médicaments aurait été fréquemment sans résultat sérieux, vu que les

mêmes remèdes ne peuvent jamais convenir ni à toutes les maladies ni à tous les tempéraments (1).

Ayant ainsi démontré assez brièvement la pratique et l'utilité de la prescience, nous allons maintenant procéder à son étude dans le chapitre suivant, en y exposant les propriétés et les qualités particulières de chacun des corps célestes, établies par les règles des anciens, dont les observations étaient basées sur l'ordre de la Nature.

Nous commencerons par traiter des influences des planètes et de celles du Soleil et de la Lune.

(A suivre.)

(1) Tout ce passage explique l'origine de l'ancienne alliance de l'Astrologie avec la Médecine, conservée, presque universellement jusqu'au siècle dernier, et remise en pratique de nos jours, par un grand nombre de médecins.

TRAITÉ

DE

La Pierre Philosophale

PAR

LAMBSPRINCK (1)

ANCIEN PHILOSOPHE NOBLE D'ALLEMAGNE

Traduction française avec Notes explicatives par SOUDBA

FIGURE IV

Les Philosophes nous enseignent fidèlement que deux lions puissants se promènent dans une vallée ténébreuse et effrayante : le mâle et la femelle. Ils y sont cachés et il dépend de l'art qu'ils puissent être pris. Ils ont une face cruelle et un aspect effrayant. Ils sont rapides, indomptés et tout-à-fait féroces. Celui qui par sa science et sa finesse trouvera le moyen de les prendre au piège de les dompter et de les asservir, et qui pourra les faire entrer (de force) dans la même forêt, celui-là recevra avec justice le titre d'Adepte et on reconnaîtra qu'il a atteint la couronne, la gloire et la célébrité bien au dessus des autres savants de ce temps.

---

(1) Voir les nos 49, 50. Janvier, Février 1914.

Le plus grand prodige est
que les deux lions en deviennent un seul.

QUATRIÈME FIGURE (1)

L'ESPRIT ET L'AME DOIVENT ÊTRE CONJOINTS ET RAMENÉS A LEUR CORPS

(1) La Quatrième figure a trait à la DISTILLATION. Le lion et la lionne sont, comme étaient le cerf et l'unicorne, — les deux ferments, les deux polarisations du Protyle, — mais plus évaluées et d'autant plus difficiles à manier. Ils se présentent comme une chose unique. Le texte ajoute qu'ils sont prêts à être conjoints à leur substance.

FIGURE V

Alexandre écrit de Perse qu'un loup et un chien ont été élevés dans cette argile. Cependant le Philosophe nous indique qu'ils ont, l'un et l'autre, une unique origine ; que le loup vient de l'Orient, que le chien tire son origine de l'Occident. Ils sont pleins de haine, enragés, furieux et tout-à-fait fous ; l'un prive l'autre de vie et un très grand poisson sort d'eux, mais quand de nouveau ils reviennent à la vie, ils produisent réellement d'eux-mêmes une très grande médecine et une très noble Thériaque telle qu'on n'en peut jamais (1) trouver sur la terre. Elle a charmé les sages de tout temps qui rendent grâces à Dieu et le louent.

(1) Le texte latin dit : *Qualis unquam* (sic) *in terra haberi potest...*

Le loup et le chien sont dans une seule maison
mais à la fin ils ne font qu'un.

CINQUIÈME FIGURE (1)

MORTIFICATION, BLANCHISSEMENT ET IMBIBITION DU CORPS CONJOINT A L'AME ET A L'ESPRIT

---

(1) Ceci est la CONJONCTION ou reconstitution du Protyle en matière par l'union des deux ferments opposés (l'un vient de l'orient, c'est le chien sauvage, mâle ; l'autre de l'occident, c'est le chien domestique, probablement femelle). Ils ne forment alors plus qu'un tout.

LA FOI

FORCE OPÉRANTE DE LA VOLONTÉ

La foi est l'unique pouvoir opérant de la vie, comme la pensée est l'unique faculté opérante de l'entendement.

De même qu'il est impossible à l'entendement d'opérer sans le secours du regard de la pensée, il est également impossible à la vie de l'homme de se passer de la foi ; il faut absolument qu'il se livre à un objet quelconque, auquel il désire s'unir et appartenir.

La foi, qui est en elle-même l'unique force opérante de la volonté, est le principe et la vraie source de tout pouvoir dans la nature et au-dessus de la nature.

Toutes choses sont possibles à celui qui croit, car c'est par la foi que tout est fait dans la nature, par l'opération magique de la volonté, qui est la base de toute manifestation.

Du centre de son Etre, l'homme par la puissance de sa foi ou de sa volonté, dispose, par ce moyen, à son gré, de toutes les créatures. Car Jésus-Christ a dit : que par la foi, l'homme aura puissance sur toutes les choses de ce monde.

La foi est un pouvoir par lequel l'homme se livre lui-même à un objet, le désirant, le voulant, s'y attachant et s'identifiant avec lui : il vit ainsi en lui et lui appartient complètement ; c'est pourquoi il est dit qu'il sera fait à l'homme selon sa foi et l'opération de sa volonté.

L'homme ne peut se passer de la foi ; il faut qu'il se livre à un objet quelconque auquel il désire s'unir et appartenir.

(W. Law : *La voie de la Science Divine.*)

LE

MOIS CONFÉRENCIER

Le titre de la conférence du 22 janvier écoulé était : La guérison mystique des maladies. *Cette conférence, la quatrième de la saison, fut faite par le* Dr PAPUS, *devant une nombreuse assistance.*

La santé est le point qui préoccupe le plus l'humanité. De tout temps on a cherché le moyen de guérir les maladies et ceux qui manifestaient ce pouvoir étaient très entourés.

En effet, nous ne connaissons guère les forces multiples renfermées en nous et pourtant nous possédons des trésors.

Pour la médecine officielle, ces phénomènes proviennent de la suggestion, c'est-à-dire, que l'on tire un rideau sur ces faits pour ne pas les expliquer.

Dans l'Antiquité, on avait raison de faire des centres initiatiques et les anciens divisaient l'humanité. Dans les temples égyptiens, il y avait deux sections : les profanes et les Initiés. Aux premiers, l'on enseignait certains symboles, certains aperçus ; tandis qu'aux Initiés, on leur apprenait à communiquer avec les Etres divins. On peut rapprocher ceci avec la religion musulmane, dans laquelle se trouve aussi deux sections : la première, les *Muphtis*, et la seconde, les *Soufis*. Cette dernière section représente l'union entre les êtres humains et les Races supérieures.

A l'heure actuelle, il existe un fait certain. L'humanité, étant devenue matérialiste, on voit les Centres mystiques qui se manifestent et se développent : c'est la réaction.

Les Centres rendent de très grands services. Les plus connus sont : *L'Antoiniste* et la *Christian Science.*

Le principe sur lequel repose l'Antoinisme est le suivant : L'esprit étant immortel et incorruptible, la maladie n'a pas de pouvoir sur lui. Sa grande force repose sur cette vérité : *Aimez-vous les uns les autres.*

Dieu aime ses ennemis, c'est que sur terre nous ne comprenons pas. C'est pourtant une loi simple, car tout se résume dans la charité et le pardon des injures.

La science chrétienne est basée sur le mentalisme. Le scientiste dit : Lève-toi et suis le libérateur, tu es guéri.

Nous arrivons aux guérisseurs.

Saltzmann, qui n'a jamais fait de mentalisme, guérit simplement par la foi.

Mme Lalloz, que tout le monde connaît, guérit à l'aide d'un sujet qui ressent la maladie pour lequel on vient la consulter

Mme de la Pommeraye possède le pouvoir de guérir les maladies des yeux.

On voit donc que nous possédons en nous une force particulière, capable de faire des miracles et qui développée peut donner des résultats merveilleux.

Pour développer cette faculté, il faut abandonner le matérialisme, concentrer tout son être dans un idéal. Il faut incarner des forces spirituelles.

Toutes les guérisons mystiques se résument dans ces mots : *Soyons bons pour répandre autour de nous de la guérison matérielle.*

PROCHAINES CONFÉRENCES

La 5e grande conférence spiritualiste aura lieu le 26 mars prochain, dans la salle des Fêtes des Sociétés Savantes, 8, rue Danton. Prix des places : 1 et 2 fr.

*
* *

L'Abbé Alta, docteur en Sorbonne, continue régulièrement ses conférences à l'Hôtel des Sociétés Savantes, 8, rue Danton, Salle F, le 2e et 4e Jeudi du mois, à 2 h. 1/2.

*
* *

Le samedi 21 Mars, 3e jeudi du mois, à 8 h. 1/2 du soir, aux Sociétés Savantes, 28, rue Serpente, 1er étage, salle G, 3e conférence de M. Le Leu sur le *Symbolisme Chrétien.*

*
* *

Dimanche 1er Mars à 4 heures, Société Théosophique, 59, av. de La Bourdonnais, *Conférence publique*, Les enseignements théosophiques et leurs preuves, par M. G. Revel.

P. Chacornac.

Revues et Journaux

Les *Annales Théosophiques* (4e Sem. 1913) contiennent un très bel article de Jean Delville : Le principe social de l'Art. L'Art est la faculté de rendre sensible l'idéal, le mystère, l'harmonie. Tout effort artistique suppose un sentiment de beauté. — L'homme seul connaît l'Art et l'évolution du sens esthétique correspond à un accroissement de conscience sociale, à l'affinement de la sensibilité. Le Beau est intimement lié au Bien et l'Art est un agent d'évolution. Comme les harmonies de la nature correspondent aux harmonies des êtres, l'Art est l'expression des correspondances mystérieuses faisant sentir à l'homme l'immortalité essentielle des choses. Il est une extériorisation de la puissance constructrice et créatrice propre à l'homme, c'est-à-dire qu'il doit être humain avant d'être national.

L'*Echo du Merveilleux* (15 janv.) donne une étude du Dr Cabanès sur les Rêves dits prémonitoires. L'auteur rapporte quelques observations montrant notamment la valeur que peut avoir le rêve dans le pronostic médical ; il conclut, que médecins et psychologues ont le devoir de s'y intéresser.

Dans l'*Homœopalhie Française* (Janv.) P. d'Espiney décrit un curieux et nouveau mode d'exploration de l'activité cérébrale : « Si, après une longue et patiente étude pendant laquelle on exerce sa main comme on se fait l'oreille à l'auscultation ou l'œil au microscope ; si on applique de champ la main sur le front on perçoit des sortes d'ondulations, de vibrations variables comme rapidité, intensité, régularité ». On distingue les vibrations en normales, violentes, et molles ; un instrument de mesure à inscription graphique est à l'étude pour contrôler cette recherche. La dissociation des cervaux conscient et inconscient aboutit soit à un état d'inconscience, soit à un défaut de concentration ; l'exploration précédente diagnostique ces états par l'étude des vibrations cérébrales pendant un exercice de concentration mentale, d'où une psychothérapie spéciale et même au point de vue homœopathi-

que, l'indication d'une sensibilité plus ou moins grande aux effets des hautes dilutions.

Dans les *Nouveaux Horizons* (Janv.) Jollivet-Castelot publie une étude très documentée sur la folie mystique et spirite. Il développe cette idée : que le mysticisme est l'amour normal comprimé et dévié. L'Hystérie est de règle dans le délire mystique et chez tous les mystiques on constate des troubles organiques. Quant aux phénomènes soi-disant miraculeux qui accompagnent l'extase et le médiumnisme, ils appartiennent tous au somnambulisme qui est, pour tous, un état pathologique. Le mysticisme, à en juger notamment par Sainte Thérèse, a un fond érotique très indiqué ; quant au Spiritisme, il engendre les mêmes délires.

La *Revue Internationale des Sociétés secrètes* (Janv.) commence une longue étude de Ch. Nicoullaud « Nostradamus a-t-il prédit l'avenir ? » L'auteur montre, que, selon certains quatrains de la Première Centurie, Nostradamus a du employer l'Astrologie concurremment avec la Magie et la Théurgie. Ses œuvres prophétiques existent à la Bibliothèque Nationale de Paris (Res. Y. 4621). Il y explique lui-même la raison de son obscurité voulue. Il semble que le point de départ de sa chronologie est l'époque où le Soleil entrait dans le Taureau à l'équinoxe de printemps (4.300 av. J. C.). L'auteur passe en revue de nombreuses prophéties notamment les quatrains annonçant la mort de Henri II, l'avénement et la mort de Henri IV, la Conspiration de Cinq-mars, Louis XIV, la guerre de succession d'Espagne, Louis XV etc. jusqu'à l'affaire Dreyfus (et le nom de W.-Rousseau est mentionné) et les luttes actuelles contre le parti clérical. Ici l'auteur vise particulièrement la Franc-Maçonnerie et son style s'émaille d'épithètes aigres, ce que Nostradamus avait eu la délicatesse d'éviter...

Dans la *Revue de Psychothérapie* (Nov. 1913) le Dr Bonnet-Lemaire commence un article : « Méthode de Hahnemann et Suggestion » dans lequel il entreprend de démontrer que l'Homœopathie ne peut agir que par pure suggestion, et cela parce que « les doses employées passent pour inopérantes ». Mais peut-on expliquer par la suggestion les aggravations parfois très considérables que provoque une erreur dans l'appréciation de la dilution ou du remède, les insuccès absolus

durant jusqu'à ce que l'apparition d'un signe caractéristique, fasse trouver le médicament indiqué, enfin les succès homœopathiques en médecine vétérinaire ? Une dose infinitésimale n'est pas inopérante si l'on en juge par les expériences classiques de Raulin (action des sels minéraux sur la culture des champignons), par les réactions vives de l'organisme à des doses infimes de métaux colloïdaux, de vaccin, de tuberculine ou de sérum (dans l'anaphylaxie notamment). Je conseille au Dr Bonnet-Lemaire d'étudier de plus près la pratique et la théorie homœopathiques.

Dans la *Revue Scfiq. el Mor. du Spiril* (Janv.). J. Leblond résume la vie de Krichna d'après le Bhâgavadgita. Sa mère conçut par l'opération divine et resta vierge ; lui-même, à peine né, fut transporté dans une ferme et adoré par des bergers ; il échappa à un massacre d'enfants ordonné pour le faire périr ; il parcourut l'Inde en prêchant ; il se montra une fois transfiguré à des ennemis. Un jour, des courtisanes vinrent lui offrir des parfums ; il ressuscitait les morts, guérissait les infirmes. A 33 ans, il quitta ses disciples et mourut tué par des soldats. Ces ressemblances avec le Christ sont d'autant plus curieuses que les apôtres seraient seuls à parler du massacre des innocents. Enfin l'auteur montre que la Trinité, le Baptême, la Confession sont empruntées à la religion hindoue ; la messe elle-même ressemble étrangement au sacrifice du Sarvameda.

Dans la *Revue Spirile* (Janv.), Guibal, à propos de l' « Organisation de la Vie » admet à côté de la matière, l'esprit qui conçoit et une substance spéciale avec laquelle il fixe préalablement le plan de son œuvre : le périsprit. La vie physique est donc précédée d'un travail préparateur de l'esprit créateur prévoyant les conditions dans lesquelles le nouvel être devra vivre et le dotant de tout ce qu'il faut pour cela. Ceci expliquerait que les espèces nouvelles, comme le montre la paléontologie, apparaissent, non par graduations insensibles mais par mutations brusques. Il y a un plan général de la vie qui pousse l'esprit vers l'incarnation avec d'autant plus d'avidité. qu'il est moins évolué car la vie est le moyen de développer ses diverses facultés. Il y aurait en plus du périsprit individuel, un périsprit d'espèce et avec cette notion pourrait expliquer l'apport de la vie sur la terre.

La *Revue Théosophique Française* (Janv.) donne un article de Wedgwood : « La méditation à l'usage des débutants ». La méditation, dit-il, consiste à tâcher de rapporter dans la conscience de veille une certaine quantité de la conscience supérieure. D'abord il faut cultiver jusqu'au point de la rendre habituelle la pensée que le corps physique est un instrument de l'esprit ; puis se dégager successivement par la pensée de ses corps physique, astral, mental jusqu'à planer dans la libre et paisible atmosphère de l'esprit et revenir ensuite progressivement à sa vie physique en apportant la paix de l'esprit à travers les différents corps. Il faut en outre faire des exercices de concentration par l'analyse minutieuse et exclusive d'un objet, puis d'une idée. Les exercices de méditation sont la synthèse des précédents. Ils consistent à considérer un sujet sous toutes ses faces, à le voir sous tous ses rapports : on les fera porter à la fin sur de vastes sujets comme l'Amour, l'Infini, la Justice, la Beauté. On arrivera ainsi à la contemplation. Enfin la méditation sur des qualités morales aidera à acquérir ces qualités.

Dans le *Théosophe* (16 janvier) E. Siffert sous le titre : « Le Catholicisme et la loi de causalité », examine la conception du Karma collectif apparaissant par exemple dans le dogme du péché originel et dans la dispersion des Hébreux.

Plus loin, Blanche Dalbe (Essai de Synthèse métaphysique) interprète Lucifer comme le principe d'existence qui veut se réaliser dans la création. Ce principe existe en Dieu, c'est-à-dire dans le chaos primordial a l'état de repos et d'équilibre. C'est lui qui, produisant l'organisation de l'univers physique va amener le déséquilibre des forces antagonistes. La vie ainsi constituée va pousser ses manifestations jusqu'aux plans les plus denses de la matière ; c'est là le sens de la révolte de la chûte de Lucifer, et de la dispersion de ses cohortes analogue au mythe d'Orphée, déchirée par les Bacchantes. Mais à ce principe d'incarnation, d'involution, s'oppose un principe d'évolution qui tend à revenir à l'état de repos par le retour de chaque individualité à l'immense Pensée divine. Ce cycle représente, dans les mythes hindous, le jour de Brahma.

SOUDBA.

Nouvelles Diverses

Les expériences de Madame Bisson ont fait couler des flots d'encre. Malgré les offres d'argent, de part et d'autres, la question reste pendante.

* * *

On annonce de Londres, la fondation d'un Ordre Initiatique réformé des Rose-Croix sous le titre Gr.·. L.·. Hermes Internationale.

* * *

M. Julevno, l'auteur si apprécié de nombreux ouvrages d'Astrologie qui font autorité à l'heure actuelle, vient d'obtenir la rosette d'Officier de l'Instruction publique. Nous sommes heureux, en cette occasion, de féliciter sincèrement notre si dévoué collaborateur et ami.

* * *

M. le commandant Darget a présenté, le 9 Février dernier, à l'Académie des Sciences, un mémoire sur le spiritisme et ses effets sur les plaques photographiques.

* * *

Une exposition d'art Hindou vient d'avoir lieu à Paris, au Grand Palais, du 6 au 28 Février. On y remarquait un certain nombre d'œuvres admirables inspirées des légendes bouddhiques et d'un symbolisme transcendant (*Exposilion des Peinlres Orienlalisles*).

P. Chacornac.

L'Imprimeur-Gérant : P. Chacornac